

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOPAMA

**VIN MARIANI**



LE TONIQUE IDEAL



Fortifie  
Nourit  
Rafraichit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR  
LES MEDECINS  
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les  
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Co

seuls agents au  
Canada pour

Gold Lack Sec Champagne

Wilson's Old Empire-Rye

VOL. III - NO. 8

Samedi, le 7 Nov. 1896

# UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

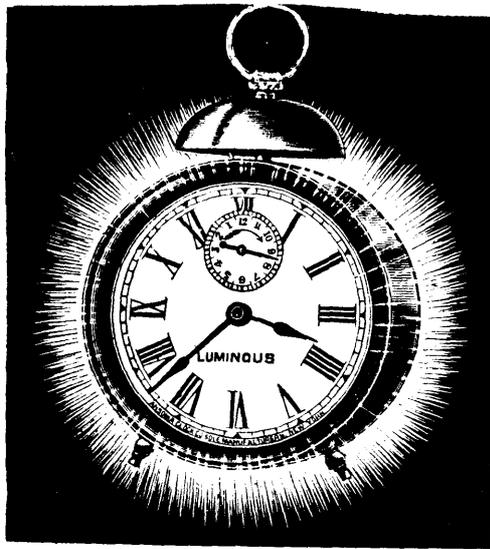
1560. NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS.  
LE NUMERO

Imprime par "La Compagnie de Publication du Cyclorama."



## PRIME NO. 1 HORLOGE REVEIL-MATIN

### A Cadran Phosphorescent

Bien finie, en nickel, 5½ par 4 pouces, marquant les heures, les minutes et les secondes, garantie par l'AMERICAN CLOCK Co., 1611, rue Notre Dame.

Le cadran de cette horloge est brillant dans l'obscurité, ce qui permet de voir l'heure sans lumière.

### CONDITIONS

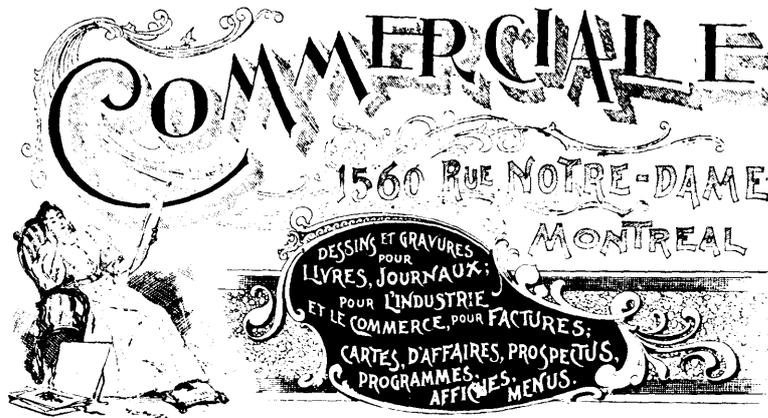
Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au CYCLORAMA UNIVERSEL pour un an en payant d'avance, aura droit gratuitement à la prime No. 1.

Tout nouvel abonné au CYCLORAMA UNIVERSEL qui paiera un an d'abonnement d'avance aura droit gratuitement à la prime No. 1.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 1 au prix réduit de 75 centins en produisant 5 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 1 au prix réduit de 70 centins en produisant 10 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

## LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE



## PRIME NO. 2

## HORLOGE MUSICALE

En nickel, très bien finie, 6 par 4 pouces, face ornée et dorée, bon mécanisme garanti par l'AMERICAN CLOCK Co., 1611, rue Notre-Dame. Les côtés sont en verre, ce qui permet de voir les mouvements.

Cette horloge est un amusement et un agrément, en ce qu'elle fait entendre une douce musique pendant 20 minutes. C'est une horloge et une boîte musicale réunie, mais indépendante l'une et l'autre. La musique peut être réglée pour jouer à n'importe quelle heure et peut servir de reveil-matin. On l'arrête à volonté.

### CONDITIONS

Tout abonné, ancien ou nouveau, qui paiera un an d'abonnement d'avance au CYCLORAMA UNIVERSEL, aura droit à la prime No. 2 au rabais, soit \$2., c'est-à-dire \$4.50 avec l'abonnement. L'horloge musicale seule valant cela.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 2 au prix réduit de \$3. en produisant 10 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

# Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : (UN AN. - \$2.50)  
(SIX MOIS, \$1.25)

La File du Cyclorama Universel forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 700 pages

DEPOT GENERAL :

1560 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL.

Tout acheteur au numéro qui produira 15 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL aura droit à la prime No. 2 au prix réduit de \$2.75.

Frais de transport à la charge de l'abonné.

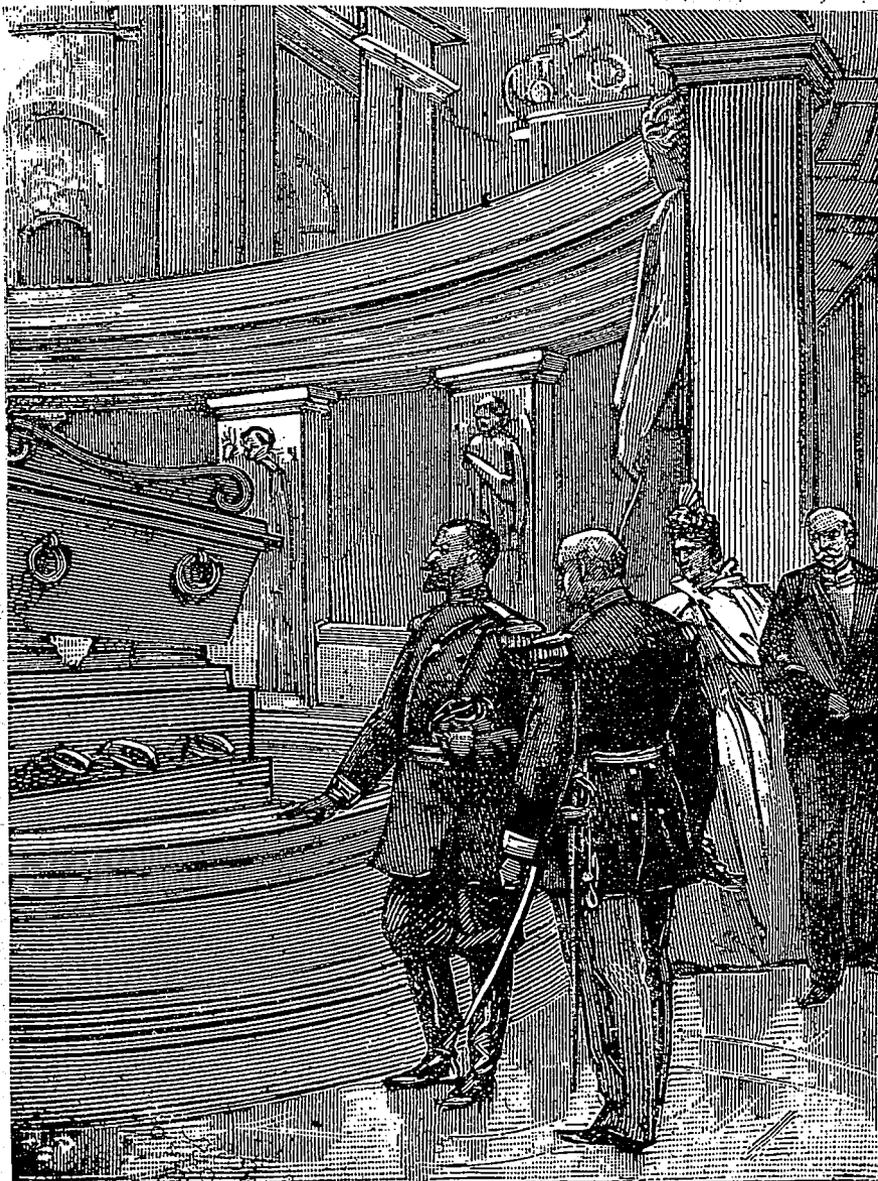
Les conditions concernant les autres primes que nous avons à offrir, suivront prochainement.

## COUPON

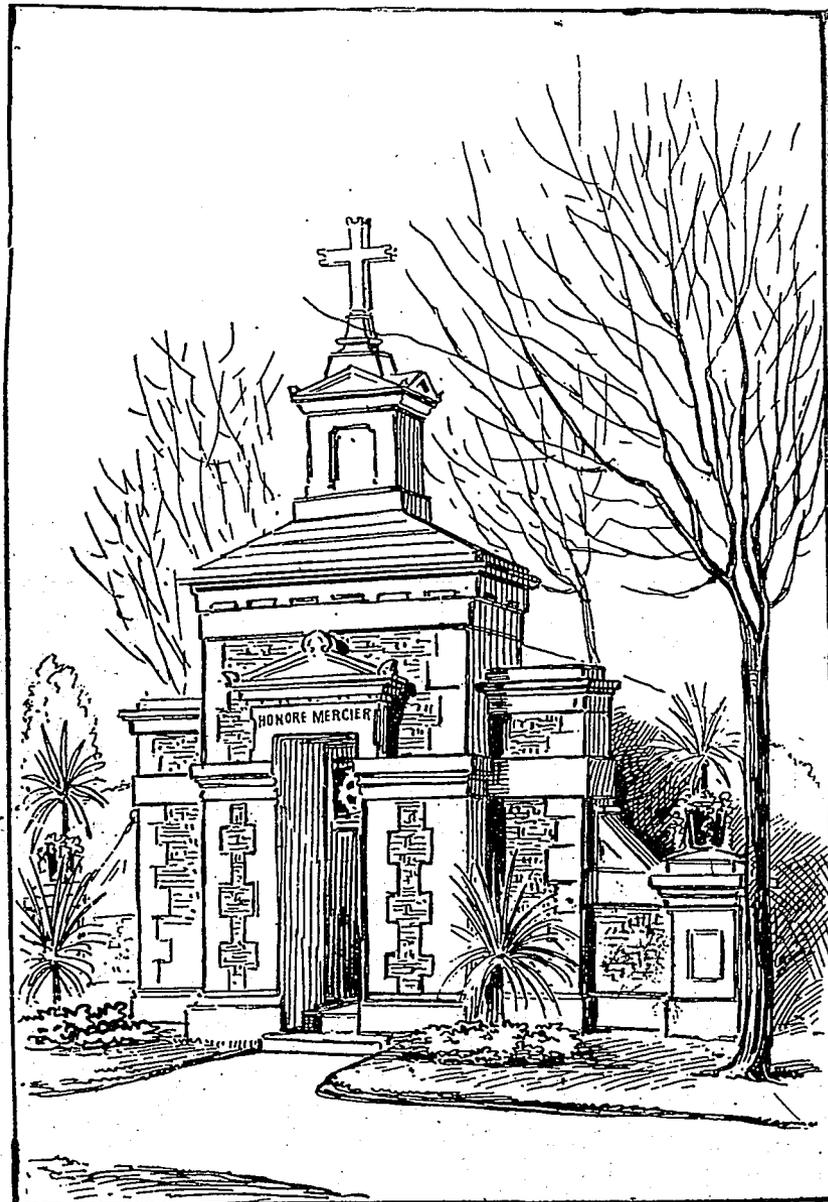
A DETACHER

# DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.



LE TZAR DEVANT LE TOMBEAU DE NAPOLEON 1er  
A l'Hotel-des-Invalides



LE TOMBEAU DE HONORE MERCIER  
Cimetiere de la Cote-des-Neiges

## UNE MEPRISE BIEN EXPLIQUABLE



UN FERMIER TÊTU, entendant la sonnerie d'une bicyclette :

— Je paie assez de taxes pour les chemins, qu'on va voir si je me dérangerai pour ces freluquets de la ville...

## Distraction :

On s'amuse souvent au départ d'un train. Je me trouvais sur le quai, dernièrement, au départ de l'express de Sherbrooke. Le train allait partir quand une jolie femme se précipita vers un compartiment de première classe. Elle était accompagnée de son mari et d'un facteur qui portait ses valises.

Le monsieur la fit monter précipitamment et le facteur jeta ses bagages sur une banquette.

Elle sortit son porte-monnaie et, dans sa hâte, elle embrassa tendrement le facteur et donna dix sous à son mari.

Celui-ci n'a pas ri autant que moi.

On nommait devant le terrible chicanier, Chocquart, un personnage pour lequel il professait une vive antipathie.

— Ah ! vous parlez de X... , s'écrie-t-il, je crois bien, si je ne m'abuse, que j'irai lui tirer les oreilles un de ces jours.

— Pourquoi ? demandent en chœur les assistants.

— Pourquoi ?... pourquoi ?... Si je le savais, j'irais tout de suite !

On parlait de la sévérité d'un magistrat qui n'est tranquille que quand il a appliqué le maximum.

— Son rêve, dit un avocat, est de condamner les deux parties.



.... Tu vas d'abord tourner, mon beau.

Une jeune servante qui a l'oreille un peu dure entre dans un bureau de poste et demande s'il n'y a pas une lettre à l'adresse de Mlle X...

L'employé. — Post' restante ?

La servante. — Non monsieur, catholique.

LE SPIRITE PARISIEN. — Alors, comme cela, vous êtes spirite et athée ?

LE SPIRITE MARSEILLAIS. — Parfaitement, mon cher !  
LE PARISIEN. — Pourriez-vous m'expliquer cette contradiction ?

LE MARSEILLAIS. — Té, ça n'est pas malin à deviner... Nous ne faisons tourner que les tables à thé !

Un jeune homme avait prolongé sa visite à sa bonne amie un peu plus tard que d'habitude. Au moment où il sortait de la maison, une croisée s'ouvrit au 2<sup>e</sup> étage et il ne fut pas peu surpris d'entendre la maîtresse lui crier :

— Laissez-en une pinte de plus, ce matin, si vous le voulez bien.

La leçon fut efficace.

— Qu'est-ce que tu veux être, quand tu seras grand, Tommy ?

— Je serai soldat.

— Mais tu risques d'être tué.

— Par qui ?

— Par l'ennemi.

Tommy après un moment de réflexion :

— Eh bien ! alors, je serai l'ennemi.



MLLE FINDESIÈCLE. — Vous avez une belle manière de traiter les dames, vous !...

LE FERMIER. — Vous, une dame ! sainte bénite, je vous prendrais plutôt pour un homme, et de la plus pauvre espèce encore !...

BEAUX-ARTS



L'HEURE DE L'ATTENTE.—TABLEAU DE M<sup>LE</sup> LAURA LE ROUX

## UNE MANŒUVRE HABILE.



ELLE (froide). — Papa dit qu'il vous a vu, cette après-midi, entrer chez un p-r-ê-t-e-u-r sur gages !

LUI. — (innocemment). — Probablement ; voyez-vous, je suis allé porter de vieux habits à Isaacstein. Le pauvre diable en arrache, et sa femme et ses enfants manquent du nécessaire.

ELLE (s'attendrissant). — Oh ! Georges, que c'est noble et beau de vous !...

Un remède qui nous vient d'Espagne pour éviter les quémandeurs, emprunteurs, etc.

— As-tu cinq piastres sur toi ? demande un bohème à un ancien camarade devenu riche, marié, économe, etc.

— Non, répond celui-ci, fort inquiet.

— Et chez toi ?

— (Avec précipitation) : Merci, tout le monde va bien.

Et l'ami se sauve à toutes jambes.

Les enfants terribles :

On leur a bien recommandé de ne jamais rien demander à table. Aussi Robert, pour ne pas enfreindre la consigne, s'adresse à sa petite sœur, et d'un ton protecteur :

— Tu sais, Yvonne, il ne faut jamais rien demander à table. Ainsi, moi, par exemple, je voudrais bien du gigot maintenant, mais je n'en demande pas.

Canardeau court vainement à la recherche de son avocat.

Il arrive tout suant au domicile de l'homme de loi.

— Maître Chicaneau ? demande-t-il.

— Il est au jardin, monsieur.

— Au jardin ? Et, que diable, ce n'est pas la place d'un avocat ! Il devrait être à la cour !...

L'instruction fin de siècle :

— Pourquoi, demande le magister, devons-nous respecter la vieillesse ?

— Parce que ce sont les vieillards qui ont le plus d'argent, fût la réponse du jeune Lafitteau.

Et l'instituteur ne pût lui offrir une raison plus pratique.

Hilarion, un campagnard à tous crins — et à toutes griffes — n'est pas au fond, un méchant homme. Mais il n'aime pas qu'on se moque de lui.

L'autre jour, dans un restaurant de la rue Craig, il a cru comprendre qu'un jeune citadin caricaturait ses gestes et contrefaisait son langage. Alors, le sang n'a fait qu'un tour et, tel un aigle, Hilarion a fondu sur le citadin.

L'assaut a été rude, paraît-il. Et, parlant de cet assaut :

— Si on ne m'avait pas arraché cet homme des mains, dit Hilarion ; si on ne l'avait pas arraché de mes mains, eh bien... IL M'ÉTRANGLAIT !

Le parisien, toujours prompt à voir le côté badin des choses, se demande actuellement :

— Quelle différence entre le Parisien et le Panthéon ?

— Pardi, le Panthéon est rue Soufflot, tandis que le Parisien est... russophile !

Mme Taupin, qui se pique d'élégance, a fait l'emplette d'une superbe ombrelle rouge. Le soir, en rentrant chez elle, elle s'aperçoit que l'ombrelle a changé de couleur, ou plutôt qu'elle est devenue de toutes les couleurs. Furibonde, elle court chez le marchand :

— M'expliquerez-vous ? dit-elle.

— Je vois ce que c'est, répond l'autre ingénument... il aura fait soleil.

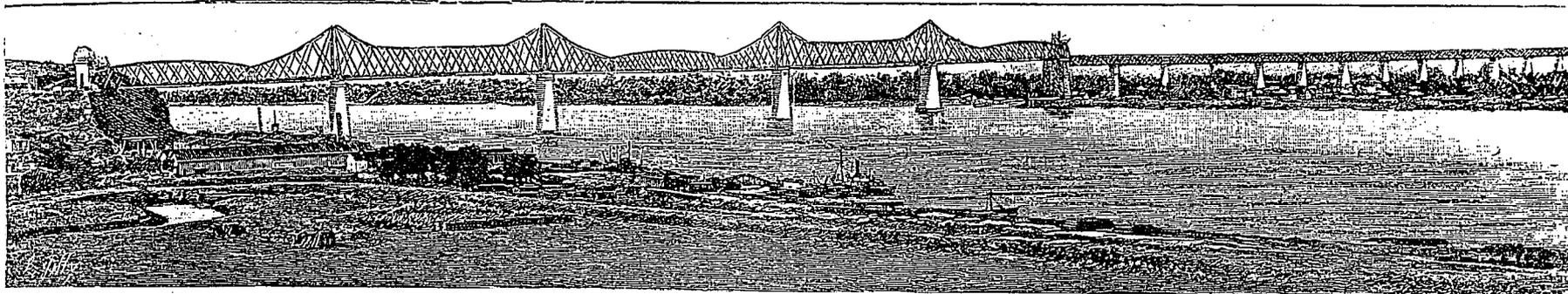
Z... est un brave garçon qui possède plusieurs amis influents et ne les ménage pas. Il a recours à eux dans les mille et une déconvenues que lui inflige la lutte pour la vie. Nul mieux que lui ne comprend la solidarité... à son profit.

Tout navré, il aborde l'autre jour un de ses intimes avec ces mots :

— Ah ! mon cher, il me tombe encore une jolie affaire sur les bras !...

Et, après avoir exposé sa nouvelle infortune, notre égoïste inconscient s'écrie du ton le plus naturel :

— Comment allons-nous nous tirer de là !...



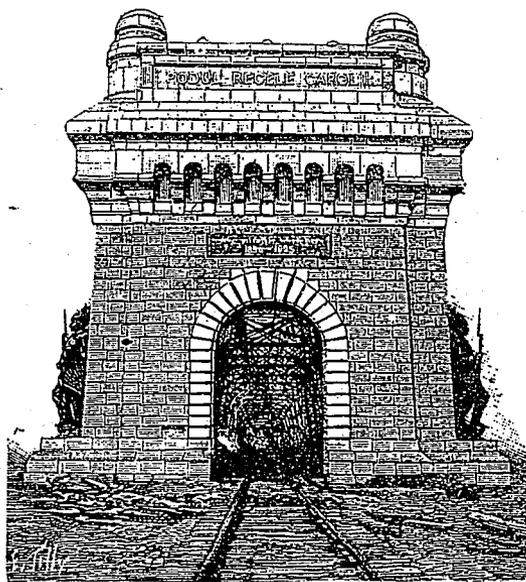
Le pont sur le Danube, inaugure en septembre

## LE PONT SUR LE DANUBE

Fut inauguré avec une grande solennité en présence du roi et de la reine de Roumanie, et d'une foule de personnages accourus de tous les points de l'Europe. Ce beau pont de Cernavoda, en dehors de sa physionomie vraiment artistique, constitue un des plus audacieux tours de force de la construction métallique.

La charpente de cette énorme vaisseau représente 16, 500 tonnes et les travaux d'art, ponts, viaducs, etc., s'élèvent sur une étendue de plusieurs milles. Le pont principal a 800 verges de longueur et 55 de hauteur ; il est formé par quatre ouvertures latérales de 150 verges et une ouverture centrale de 200 verges, envergure qui n'avait pas encore été atteinte sur le continent européen.

Du côté de la Roumanie est une porte monumentale avec deux tourelles, qui la font ressembler à l'entrée d'un château-fort. Le fronton porte l'inscription : "Podul Regele Carol I" : Pont du roi Charles 1er. Au-dessus deux médaillons, signés Hegel, représentant les figures du roi et de la reine dans un encadrement de fleurs et de lauriers.



La tête du pont, côté de la Dobroudja

Sur la rive de la Dobroudja s'élève une autre porte de même style. Des deux côtés se dressent deux gigantesques "dorobantz" (soldats roumains) en bronze, signés Léon Pillet.

Le pont de Cernavoda sera historiquement le quatrième qui aura relié les deux rives du bas Danube. Ce magnifique ouvrage est dû à l'ingénieur Anghel Saligny c'est d'après ses plans et sous sa surveillance que les travaux ont été conduits.

L'inauguration a été fort belle. L'épisode le plus intéressant de la journée a été l'épreuve de la solidité du pont à laquelle on a procédé en le faisant traverser par quinze locomotives (chacune pesant 75 tonnes) enchaînées les unes aux autres, et marchant à grande vitesse, pavoisées aux couleurs nationales. Rien de plus émouvants que ce spectacle, les canons tonnant, les sirènes hurlant, les bateaux sifflant, et les musiques jouant l'hymne national, dans un paysage merveilleux illuminé d'un beaux soleil.

Le lendemain, le premier Express-Orient franchissait le pont par lequel était relié directement, et dans les conditions de rapidité exigées à notre époque, l'Occident à Constantinople.

## UN ACCIDENT DE CHEMIN DE FER



Au commencement, ils étaient assez confortablement.

## Condoléances :

— Ah ! ma pauvre amie, je prends une vive part à votre douleur. . . Un mari si bon, si dévoué. . .

— Oui, le pauvre chéri, il était le modèle des époux. Et puis, un tel malheur est toujours bien grand, car on sait qui on perd, on ne sait jamais qui on retrouvera.

## Totor aperçoit un nègre du plus bel ébène :

— Oh ! quelle chance si je pouvais être comme ça, moi !

— Pourquoi cela ? dit la maman ; quelle idée !

— Tiens ! réplique Totor d'un ton capable, on ne me débarbouillerait pas !

## Le portrait :

La dame, posant pour son portrait. — Et faites-moi la bouche petite, voulez-vous ; toute petite. Je sais que la mienne est grande, mais je vous prie, faites-la moi tout à fait petite.

Le peintre, poliment. — Certainement, madame, si vous le préférez, je puis ne pas vous en faire du tout.

— Cette insulte, monsieur, dit le docteur en fureur, cette insulte vous coûtera la vie.

— En quoi, docteur, répliqua son interlocuteur, vous parlez comme si vous étiez le médecin de ma famille.

## Reflet de gloire :

UN INVITÉ. — Quel est ce petit homme autour duquel tout le monde se presse et qui cause avec tout le monde ?

UN AUTRE INVITÉ. — Quoi ! vous n'avez pas entendu parler de Jones, le grand explorateur qui revient de son expédition au centre de l'Afrique ? Il y a rencontré de poignantes aventures.

— Certainement, mais vous ne me dites pas que ce soit là le célèbre Jones.

— Oh, non ! Jones n'est pas ici ; c'est Smith qui prétend avoir été au même collège que Jones ! . . . . .

## Un compromis :

— Mon ami X. . . va épouser une des cinq filles de M. Z. . .

— Ah ! Laquelle ?

— Il aurait voulu la plus jeune, mais le père voulait lui donner l'aînée.

— Et alors ?

— Alors ils ont fait un compromis et il épouse celle du milieu.



Mais l'homme gras augmentait sa part et le voyage devenait fatigant.

## Employés modèles :

Mocassin, qui n'a pas vu depuis déjà longtemps son vieil ami Robilot, va le chercher à la sortie de son bureau, pour faire une partie de jacquet.

— Impossible, mon cher, lui objecte Robillot. Je n'ai que le temps d'arriver à la gare pour l'heure du train. Viens plutôt me prendre dans la journée. . . . Pendant les heures de bureau, tant que tu voudras ! . . . .

## Compliment filial :

— Petit Jean ne paraît pas être très fier de la beauté de son père.

L'autre jour il examinait la laideur de ses traits tandis que l'auteur de ses jours faisait les cent pas dans sa chambre.

— Dis donc, papa, fit Jean subitement, est-ce qu'il n'y avait là aucun autre homme quand maman t'a choisi pour mari ?

## Le vin a manqué :

Quelques soldats d'un roi du moyen-âge, parlèrent de lui assez lestement dans une partie de plaisir. Le roi le sut, les fit venir, et leur demanda si le fait était vrai.

Ah ! Seigneur, répondit un d'eux, vous êtes bien heureux que le vin nous ait manqué, nous en aurions dit bien davantage.

Il faut bien plus de force pour endurer patiemment une souffrance médiocre mais longue, que pour supporter courageusement une souffrance aiguë mais courte.



Cependant cela pouvait encore aller sans cette malencontreuse valise ! . . . Sa chute causa une véritable catastrophe.

BEAUX-ARTS



SOURIS GOURMANDES, d'après A. M. ROSSI



LE PETIT DOCTEUR, d'après L. van GELDER

## UN GAI FAUBOURIEN.



— Vous allez me laisser, policeman, j'ai trouvé le pôle Nord !...

— Allons, avancez ; je n'ai pas besoin de vos "Nan-sense." LE GAUCHEUR 1902

LE GAUCHEUR 1902  
Celle-ci nous vient de Russie :

Un millionnaire, du nom de David Kerbitscheff, se sentant tout à coup très malade, avait fait appeler à son chevet, jusqu'à dix médecins différents.

C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour être envoyé *ad patres*. Le coup ne manqua pas. Notre David trépassa tout doucement la nuit, et deux jours après on procéda à ses funérailles.

La cérémonie était splendide. Les héritiers en larmes poussaient des gémissements à fendre l'âme. Le prince revêtu de son riche uniforme caucasien, était couché dans un cercueil *ouvert*. Telle avait été toujours sa recommandation formelle...

La cérémonie allait finir ; l'archimandrite s'approche et lui donne le dernier baiser d'adieu, quand, tout à coup, le mort se dresse et applique au pope deux formidables gifles en criant :

"Canaille, comment oses-tu m'enterrer sans que je te l'aie ordonné !"

Cris, effroi, panique des assistants ; les héritiers sèchent

leurs larmes, et le convoi reprend le chemin, non du cimetière, mais du château. Le soir même, il y avait grand festin au palais.

Mais, oyez bien ceci, ô vous tous qui auriez la fantaisie de ne pas mourir pour de bon : Le prince fêta si bien sa résurrection qu'il mourut réellement trois jours après.

Il avait fait appeler un onzième médecin !

L'ennui chagrine l'enfant, paralyse l'homme tue le vieillard.  
PAUL ROVELLE.

La colère commence par la folie et finit par le repentir.  
(MAXIMES DES ORIENTAUX.)

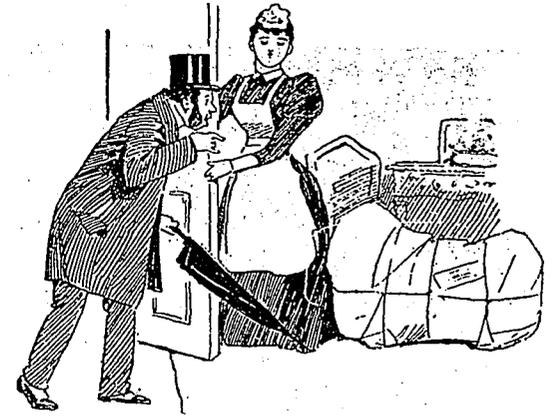
## LE MOYEN FUT EFFICACE.



GÉRARD. — Savez-vous comment mon frère a guéri sa femme de fumer ? OLIVE. — Non.

GÉRARD. — En l'obligeant à finir le porte-cigares que elle lui avait donné, quelques années avant, à l'anniversaire de sa naissance !...

## LES EPREUVES DE LA VIE



M. FRASQUE (rentrant après une lourde journée d'affaires) — Hello ! Marie, quel est ce paquet ?

MARIE. — C'est le nouveau berceau, je suppose, monsieur.

Entre cochers :

Le premier au second en lui désignant un troisième qu'il vient de saluer :

— Tiens, où que vous vous êtes connus ?

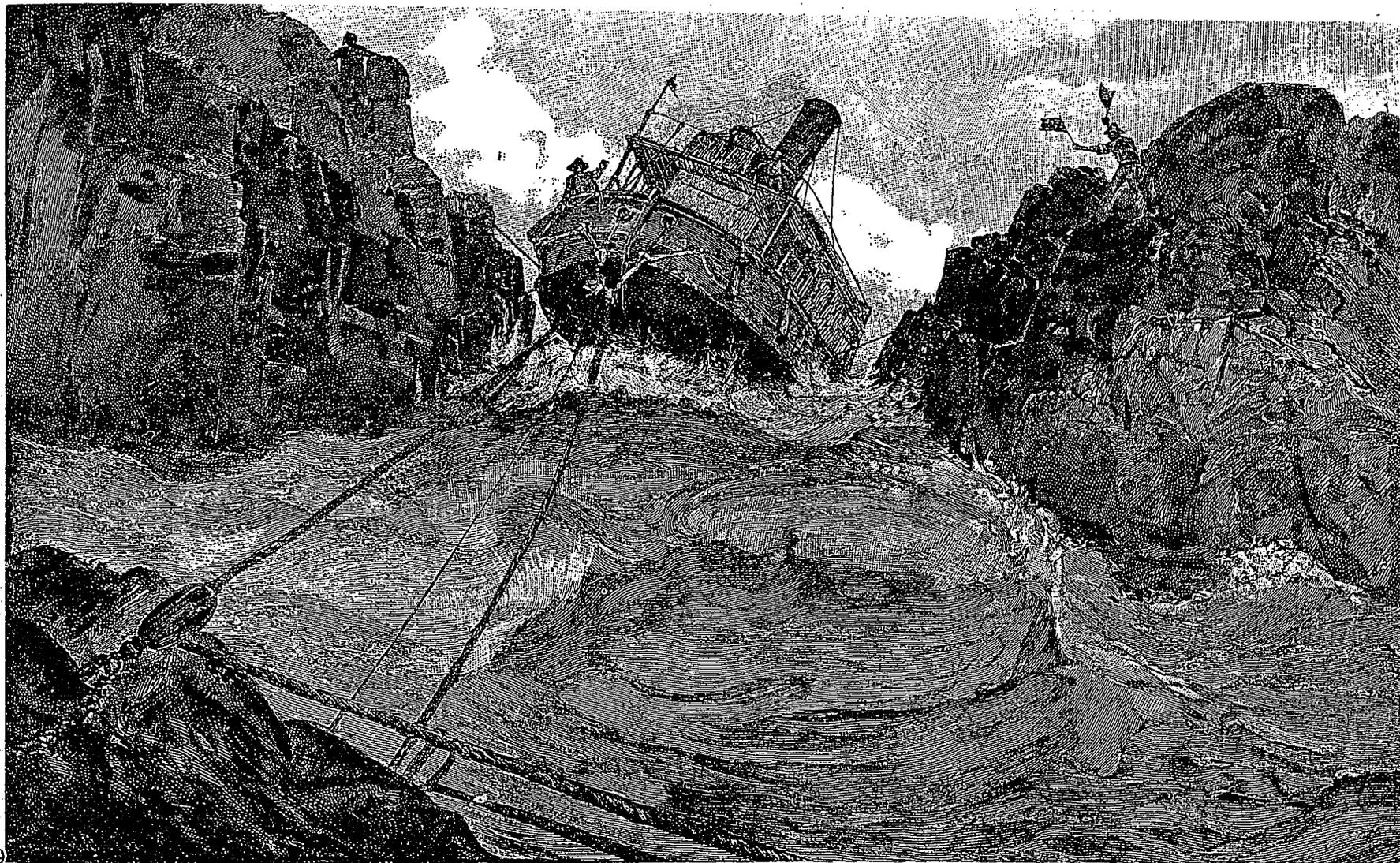
Le second montrant un abreuvoir :

— J'ai fait sa connaissance "aux eaux" !...

L'esprit et le cœur ne subissent pas toujours la loi du temps : certains naissent vieux, d'autres restent éternellement jeunes.

Tout le monde sait la harangue de Henri IV à son armée, un jour de bataille. "Je suis votre roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi ?"

Un homme, marié en secondes noces, regrettait toujours sa première femme. "Ah ! monsieur, lui dit la seconde, je vous assure que personne ne la regrette plus que moi !"



L'EXPÉDITION ANGLO-ÉGYPTIENNE AU SOUDAN.—PASSAGE D'UNE CANONNIÈRE A TRAVERS UN RAPIDE

## HOTEL DE PREMIERE CLASSE



— Mais est-on bien dans votre hôtel ?  
— Monsieur peut en juger, on retaille même les cure-dents tous les jours.

## Le veau d'or :

On parlait de la métempsychose ; quelqu'un dit en plaisantant, qu'il se souvenait fort bien d'avoir été le veau d'or. Une femme lui répondit : Vous n'en avez perdu que la dorure.

## Le champ de bataille :

Un capitaine suisse faisait enterrer pêle-mêle, sur le champ de bataille, les morts et les mourants.

On lui représenta que quelques-uns des enterrés respiraient encore, et ne demandaient qu'à vivre.

Bon ! dit-il, si on voulait les écouter, il n'y en aurait pas un de mort.

Quel est le peuple qui n'irait jamais au fond de l'eau, s'il tombait dans la rivière ?

Ce doit être celui de Liège.

M. \*\*\* livra sa fille à un vieux richard, on la conduisit à l'église ; le prêtre, après avoir demandé au mari s'il la prenait pour femme, demanda à la fille si elle le prenait pour mari ; la pauvre fille répondit :

Hélas ! monsieur, vous êtes encore le premier qui m'avez consultée là-dessus.

Le malade qui jouit d'une bonne santé.

M. Falconnet, habile médecin, fut appelé auprès d'une malade imaginaire ; elle lui avoua qu'elle mangeait, buvait et dormait bien, et qu'elle avait tous les signes d'une santé parfaite :

Et bien ! dit le médecin, homme d'esprit, je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela.

Le duc d'Osso, vice-roi de Naples, était allé sur les galères d'Espagne, le jour d'une fête, pour exercer le droit qu'il avait de délivrer un forçat.

Tous cherchèrent à s'excuser, et se disaient condamnés à tort ; un seul avoua qu'il méritait encore une plus grande punition pour tout ce qu'il avait fait :

Qu'on détache ce méchant homme, dit le duc, et qu'on le chasse d'ici ; il pervertirait toutes ces honnêtes gens.

Une dette payable à volonté :

Un mauvais payeur passa une obligation payable à sa volonté ; après bien des détours, assigné devant le juge, il dit que sa volonté n'était pas encore venue.

Eh bien ! dit le juge, qu'on le mette en prison jusqu'à ce qu'elle vienne.

Elle arriva dans le moment.

Un mari qui craint le bruit :

Un mari qui essayait souvent la mauvaise humeur de sa femme, ne lui opposait d'autres armes que le silence ; un de ces amis lui dit :

On voit bien que vous craignez votre femme.

Ce n'est point elle que je crains, dit le mari, c'est le bruit.

L'avenir est un mirage, qui recule à mesure que nous avançons, et qui nous attire tout doucement jusqu'au bout de la vie.

Sur le pont au Change :

Dans le temps que tous les changeurs demeuraient sur le pont au Change, un paysan, ne voyant rien dans ces boutiques, demanda à un homme qu'il vit dans une : Monsieur, qu'est-ce que vous vendez donc ? Le changeur lui répondit : Mon ami, je vends des bêtes d'ânes. — Oh ! oh ! dit le paysan, vous en faites un grand débit, car il ne vous en reste plus qu'une.

## CHASSEUR D'OCCASION



— Pauvre petit oiseau, j'ai visé tellement juste qu'il ne lui reste pas une plume ; la queue même est partie.

LA MODE



Chapeaux de fillettes.

GRUPE DE CHAPEAUX D'ENFANTS

I.— *Chapeau pour fillette de 8 à 10 ans*, en feutre gris, bordé de velours noir. Il est garni de ruban de taffetas pompadour et d'un gros ruché doublé en velours noir.

II.— *Capeline pour fillette de 10 à 12 ans*, en velours "castor". Toute la capeline est recouverte de velours tendu ; elle est doublée de surah rose bouillonnée sur le bord, ruban de satin enroulé au sommet de la calotte et formant aigrette sur le côté.

III.— *Boléro de feutre mastic*, garni d'une envolée de coques en ruban de satin blanc et d'oreilles de chèvre en velours "grenade", s'élançant d'un chou de même velours.

DESHABILLE ELEGANT

C'est une robe droite de Liberty, avec plateau flottant et ample, devant et derrière. Des revers de velours noir bordés d'une fine broderie s'ouvrent sur le devant ; rabat de mousseline de soie et col droit fait de velours drapé avec nœud de ruban par derrière. Un double ruban de satin de même couleur que la robe, part d'un chou posé à la pointe des revers, passe sous le bras à la taille, et remonte par derrière, d'où il s'échappe en deux longs pans retombant sur l'ampleur de la jupe. Manche ample terminée par un revers marquis en velours et une manchette de mousseline de soie.

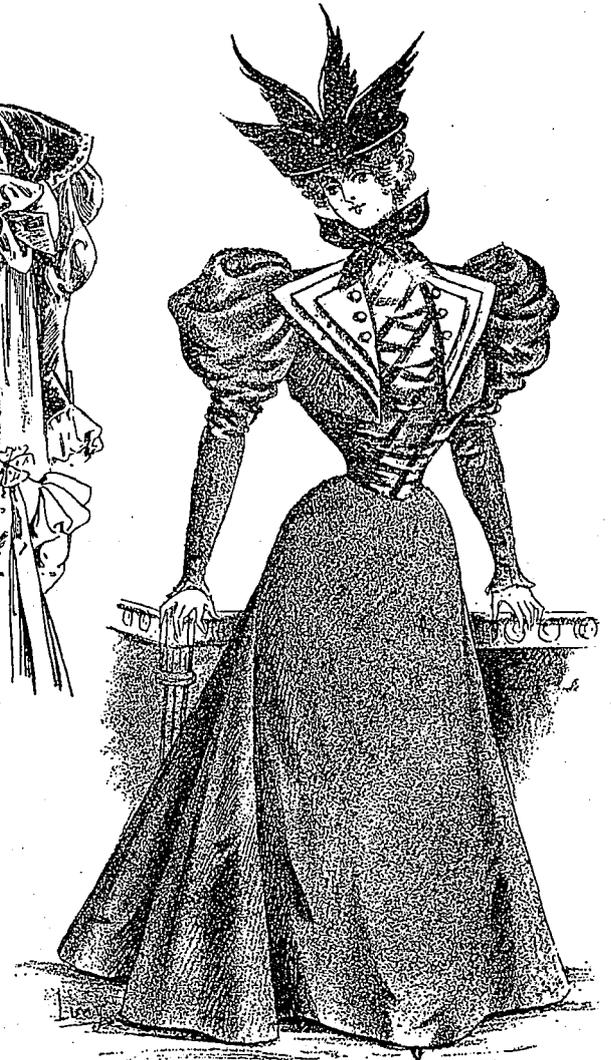
MATÉRIAUX : 5 verges de satin Liberty ; 1 verge de velours ; 6 verges de ruban ; ½ verge de mousseline de soie.



Déshabillé élégant

TOILETTE DE PROMENADE

Costume de cachemire drap vert palme. La jupe est unie. La blouse est en soie pékinée vert et blanc, drapée depuis le cou jusqu'à la taille sur une doublure boutonnée droit. Ce devant drapé s'agrafe à gauche. Le dos est plat, drapé seulement à la partie qui fait ceinture. Boléro court en cachemire drap. Les devants sont garnis de trois revers superposés en satin blanc, garnis de boutons de nacre. Manche longue, un peu drapée dans le haut. Cravate de taffetas vert, faisant le tour du cou et fournissant quatre oreilles sur le devant. Chapeau de velours noir, garni de quatre ailes et d'une tête d'oiseau. — MATÉRIAUX : 6 verges de drap vert ; ¾ de verge de satin blanc ; 1 verge de soie pékinée.



Toilette de promenade.

LA REVUE DE CHALONS



DÉFILÉ DES TIRAILLEURS ALGÉRIENS DEVANT LE TZAR

LA VISITE DU TZAR EN FRANCE



LA FÊTE DE NUIT À CHERBOURG

# HISTOIRE POPULAIRE

DE

# NAPOLÉON 1<sup>ER</sup>

Racontée par un Vieux Soldat.

## CHAPITRE XXXIV

1810-1811

La junte se réfugia à l'île de Léon, et ensuite à Cadix. Le maréchal Victor eut l'ordre d'assiéger ou plutôt de bloquer avec le premier corps les avenues de cette ville, défendues par plus de vingt mille hommes du côté de la terre, et sur mer par vingt-cinq vaisseaux de ligne. Le 26, une action brillante illustra le nom français dans la rade de Cadix : six cents prisonniers de la capitulation de Baylen, presque tous officiers, détenus sur les pontons, aperçoivent de loin flotter sur le rivage le drapeau tricolore ; soudain ils s'emparent d'un mauvais navire sans agrès, traversent audacieusement les escadres anglaise et espagnole sous le feu des chaloupes canonnières et des batteries, et vont aborder la plage, où l'armée du maréchal Victor les reçoit avec transport.

En France, cependant, un événement auquel est attaché le sort de la nouvelle dynastie occupe Napoléon tout entier ; bientôt il sera père, et l'ambitieuse espérance, qui enflamme et soutient toujours les hommes de sa trempe, lui promet un fils. Le 20 mars 1811 est le moment décisif ; l'enfant respire, il vit. Transporté, hors de lui-même, l'Empereur se précipite à la porte du salon où la France et l'Europe semblent attendre leurs destinées : il ouvre, il s'écrie : *C'est un roi de Rome.*

Cent un coups de canon annoncèrent à la capitale la naissance de Napoléon II ; l'ivresse fut générale. A l'Hôtel de Ville, M. Bellart et les membres du conseil, qui proclamèrent quatre ans plus tard la déchéance de Napoléon, votèrent dix mille francs de rente au premier page qui vint leur apporter la nouvelle impatientement attendue. Ce fut la dernière fois qu'un même sentiment de bonheur unit

la France et Napoléon. La nature sembla n'avoir produit qu'à regret cet enfant sur lequel se confondaient tous les vœux ; il avait fallu le lui arracher ; aussi, en contemplant, après une si grande anxiété, le berceau qui venait de recevoir son fils, Napoléon dut s'applaudir de ce que sa fortune triomphait de la nature elle-même.

(Le baptême du roi de Rome fut célébré le 11 juin 1811, avec toute la pompe souveraine, en présence de cent évêques, de vingt cardinaux et des députés de toutes les contrées de l'empire.)

L'année 1811 continue d'une manière brillante pour les armes françaises. Elle présente une série de succès presque sans interruption entre le maréchal Soult et le général Suchet. Quelques semaines ont suffi à Soult et à ses vingt mille hommes pour détruire deux armées espagnoles, faire vingt-deux mille prisonniers et prendre



Napoléon va à la rencontre de Marie-Louise.

deux places fortes, Olivenza et Badajoz. Cependant, deux mois après, cette dernière ville est investie par le général Beresford, à la tête de vingt-cinq mille Anglais soutenue par une armée espagnole. Soult réunit des forces pour secourir Badajoz : Beresford lève le siège et se porte en avant de cette ville, sur les bords de l'Albuera, avec les troupes anglaises, portugaises et espagnoles. La rencontre fut opiniâtre autant que meurtrière ; les alliés la célébrèrent comme un triomphe, quoiqu'ils eussent à regretter dix mille hommes et leurs positions.

Le maréchal Soult put donner avec plus de raison le nom de victoire à une bataille qui l'avait conduit au but qu'il s'était proposé, c'est-à-dire de dégager Badajoz

et de faire entrer des secours dans la place. Après avoir assuré la défense de Badajoz, le maréchal Soult revint à Séville. Mais vers les premiers jours de juin, Wellington, ayant opéré sa jonction avec Beresford, reprit le siège de Badajoz et ouvrit la tranchée. La ville soutint et repoussa deux assauts ; elle devait encore être délivrée.

Les maréchaux Soult et Marmont se réunirent à Mérida. L'armée combinée ennemie jugea prudent de ne pas les attendre ; elle repassa la Guadiana. Le maréchal Soult chercha vainement à l'engager ; fidèle à ses habitudes de retraite, Wellington reprit de nouveau ses lignes, et reentra en Portugal. Il en fut de même du blocus de Ciudad Rodrigo ; dans le mois de septembre, Wellington se vit contraint de l'abandonner devant le maréchal Marmont et le général Dorsenne. Après des affaires où l'avantage fut de notre côté, nous parvîmes à débloquer et à ravitailler Ciudad Rodrigo. La prise de Murcie termina la campagne du maréchal Soult en 1811.

De son côté, le général Suchet continuait le cours des plus brillants faits d'armes. A la fin d'avril, il marcha sur la forte ville de Tarragone ; il l'investit le 4 mai, l'attaque le 16 juin ; et le 28, après cinq assauts dont le premier avait eu lieu le 21, son armée se précipite dans la place avec la fureur d'un triomphe chèrement acheté. Cinq mille hommes sont passés au fil de l'épée, dix mille sont pris : Tarragone est livrée au pillage. Ce fut dans ses remparts sanglants que l'intrepide général Suchet trouva son bâton de maréchal. Le 29 octobre, la bataille de Sagonte ou de Murviedro, qu'il gagna complètement sur les généraux Blake et O'Donnell, lui livra la ville de Sagonte, dont la position, fortifiée par la nature, par les Romains, par les Maures, et par des constructions récentes, le rendit maître des routes de Valence, de Barcelone, de Saragosse, et assura son établissement dans le midi de la Péninsule.

Le 26 novembre, attaché aux traces du général Blake, qui voulait lui fermer le chemin de Valence, il le força d'abandonner son camp retranché derrière le Guadalaviar, et le rejeta dans la place. Un mois après le 26 décembre, Suchet franchissait le Guadalaviar ; et, au bout de quinze jours, la grande ville de Valence, devenue le dépôt général de toutes les forces et de tous les approvisionnements des insurgés, se rendait au nouveau maréchal, avec une garnison de dix-huit mille hommes, que commandaient dix généraux, neuf cents officiers, et que défendaient quatre cents pièces de canon. Le titre de duc d'Albuféra conquis sous les murs de Valence, le

grade de maréchal gagné à Tarragone, récompensèrent dignement la plus belle année de sa vie militaire. L'armée, qui lui était dévouée, puisqu'il exécuta avec elle de si grandes choses, trouva dans ces hautes distinctions données à un chef aimé et respecté de tous, un nouveau prix de ses nobles travaux.

Tel est le tableau de la guerre de la Péninsule pendant 1811 ; cette guerre continua la gloire et prouva la supériorité de nos armes. Mais, par une fatalité attachée aux entreprises contre le droit le plus sacré des peuples, les Espagnols se retrempeaient au sein de leurs revers, et semblaient sortir victorieux des combats qu'ils avaient perdus. Toute la terre espagnole conspirait et se levait comme un seul homme, alors que Napoléon, maître de toutes ses villes, la croyait vaincue, asservie. Jamais le fanatisme de la nationalité n'avait agi plus puissamment sur un peuple.

L'Angleterre s'empara habilement de cet élément barbare. Saisie d'une inspiration gigantesque, elle se mit à la tête de la combinaison qui allait placer le colosse guerrier de la France entre ce peuple superstitieux du Midi et ce peuple serf du Nord, qui, également défendu par la nature, également courbé sous un double fanatisme, lui présentait dans la Russie l'alliée naturelle de l'Espagne. La nécessité suggéra cette audacieuse conception à la Grande-Bretagne ; en effet, elle voyait chaque jour le blocus continental triompher de son blocus maritime. Deux ans encore de cette loi inflexible, et la Grande-Bretagne est aux pieds de sa rivale : il n'y a plus à balancer.

Le Tage est armé, il faut armer la Néva ; il faut que le géant qui tant de fois a vaincu les Russes et les Espagnols périsse sous leurs armes combinées. La politique de Londres va réunir contre l'ennemi commun deux nations que sépare toute la civilisation de l'Europe.

Cependant Napoléon, entouré de toutes les prospérités humaines, ne se reposait point sur la foi du traité de Tilsitt, ni sur les assurances simulées d'Erfurt. Des avis secrets signalaient à son attention les rassemblements militaires qui s'opéraient silencieusement dans le Nord. Tout le portait à ménager la Russie et à lui ôter le moindre prétexte d'un mécontentement, au moment où l'Espagne et l'Angleterre occupaient ses armes.

Le 19 septembre, Napoléon partit pour aller revoir ses nouvelles provinces de Hollande et examiner lui-même les immenses travaux qu'il avait ordonnés, à son dernier voyage, dans les places fortes, dans les ports, dans les chantiers. Le 4 octobre, il est à Anvers, et

peut admirer les miracles de ses créations. Sur la rive gauche de l'Escaut, où il n'existait il y a deux ans qu'une redoute, s'élève une ville de deux mille toises de développement ; vingt et un vaisseaux de guerre, dont huit à trois ponts, sont en construction ; on a creusé un bassin ayant vingt-six pieds d'eau, capable de contenir quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne. L'Escaut, désormais praticable pour les plus gros bâtiments de toute espèce, depuis son embouchure jusqu'à Anvers, présente une rade continue que défendent Flessingue et cinq autres petits forts ou forteresses. La Hollande semble un vaste port inexpugnable. Ce voyage de deux mois fut consacré à l'amélioration civile, politique, militaire et maritime de la Hollande, qui se pliait sans grand effort aux lois et au régime administratif de l'empire.



Entrée solennelle de l'Impératrice.

L'Espagne est conquise ou occupée, tout le continent en paix ou soumis : on se demande avec inquiétude pourquoi le mois de décembre 1811 appelle, comme celui de 1810, cent mille conscrits sous les drapeaux. Napoléon seule savait. Au sein de la paix, sous la foi des traités, sous le masque des relations les plus amicales, la Russie a fait descendre du Nord de nombreuses armées ; la Lithuanie a vu arriver successivement les divisions les plus éloignées ; la guerre avec les Turcs seule retient encore en Moldavie l'armée de Kutusoff.

La France avait atteint la plénitude de la prospérité. Cette prospérité, dont ils recueillaient leur part, sembla avoir corrompu les chefs de l'armée. Ils se disaient ras-

sasiés de gloire : ils l'étaient. Mais l'Angleterre ne voulait pas que cette gloire devint par son repos, une puissance solide et permanente ; elle avait conçu le projet de l'épuiser sur les champs de bataille, au prix de tout le sang européen. L'année 1811 expire dans le malaise de cette haute fortune qui désormais ne peut que descendre, parce qu'elle ne peut plus monter.

## CHAPITRE XXXV

1812

Coalition de l'Angleterre, de la Russie, de la Suède, de l'Espagne, contre la France, l'Autriche, la Prusse, l'Allemagne et l'Italie.—Entrée de Napoléon en Pologne.—Passage du Niémen.—Bataille de la Moskowa.—Napoléon à Moskou.—Incendie de Moskou.—Retraite de l'armée française.—Souffrances inouïes.—Passage de la Bérésina.—Napoléon confie la retraite au prince Eugène et revient à Paris.

UNE guerre générale planait sur l'Europe. La réunion à la France de la Hollande, des villes Hanséatiques, en un mot des bouches du Rhin, de l'Escaut, du Weser, de l'Elbe et de duché d'Oldenbourg, avait, en 1810 et 1811, commencé le blocus de la mer du Nord et de la Baltique. Ce blocus fut complété, le 26 janvier 1812, par l'occupation de Stralsund et de la Poméranie suédoise, dont le général Friant s'empara au nom de la France.

Le système continental avait imposé une dure condition à la Russie ; mais cette condition, sans doute, était maintenant juste à ses yeux, puisqu'elle l'avait acceptée. La Russie eut d'autant plus raison de signer le traité de Tilsitt, que sur son refus, l'Empereur Napoléon, au lieu de suivre contre elle, dans ses déserts, une lutte interminable, se serait probablement décidé à former, avec les démembrements de la Pologne et de la Prusse, un grand État intermédiaire qui, protégé par une armée française permanente et gardienne de sa frontière, jusqu'au moment où l'armée nationale aurait acquis toute la force nécessaire, serait devenu pour toujours la sauvegarde de la civilisation et de la paix du continent ; et plût à Dieu que Napoléon eût pris une résolution si haute et si sage à la fois.

Le cabinet russe prévint cette terrible conséquence d'un refus qui ne lui avait pas réussi après Austerlitz,



LOUIS-NICOLAS DAVOUST, DUC DE AUERSTADT, PRINCE DE ECKMÜHL



JOSEPH BONAPARTE, ROI D'ESPAGNE

et il s'humilia sous la loi de Tilsitt. Il jugea habilement qu'il était question, sur le radeau du Niémen, ou de faire partie de la patrie européenne, ou d'en être exilé à jamais, et de perdre en un moment l'héritage politique de Pierre et de Catherine. La foi punique présida au traité; la Russie y souscrivit, déterminée en secret à l'éluider d'abord, et à le rompre ensuite avec éclat. La France de tarda pas à pénétrer les dispositions de cette puissance. Sa conduite pendant la campagne de 1809 ne permit plus à Napoléon de douter qu'il ne fût bien éloignée de vouloir contribuer à l'abaissement de l'Autriche.

En 1810, l'expression de la politique russe fut plus prononcée; le 19 décembre, elle avait brisé le nœud de Tilsitt par un ukase qui ouvrait ses ports à l'Angleterre et les fermait à la France. La réunion de ses armées sur les frontières de la Lithuanie, et la menace d'envahir le grand-duché de Varsovie, sous prétexte d'indemniser le duc d'Oldenbourg, signalèrent depuis l'énergie des nouveaux conseils qui dirigeaient la cour de Saint-Pétersbourg. Dans le mois de février 1811, Napoléon avait cru devoir, non-seulement demander à la Russie des explications sur ce changement opéré dans son système à la fin de 1810, mais encore engager le roi de Saxe à concentrer sur la Vistule les troupes du duché de Varsovie, pour les mettre à l'abri d'une attaque soudaine.

Dès l'année 1811, la Russie avait annoncé l'envoi à Paris de M. de Nesselrode. Ce négociateur, chargé d'aplanir les différends, devait arriver en novembre; quatre mois après on l'attendait encore. Napoléon, instruit enfin que la mission de M. de Nesselrode n'aurait pas lieu, fit appeler le colonel Czernicheff, aide de camp d'Alexandre, qui résidait alors à Paris, et lui communiqua le traité d'alliance offensive et défensive signé, le 12 février, avec la Prusse, trop heureuse d'échapper à sa ruine en se réunissant à Napoléon, qui aurait nécessairement commencé par elle la guerre qu'il se voyait obligé d'entreprendre contre la Russie.

Napoléon accompagna cette confiance de toutes les explications conciliatrices qu'il pouvait offrir, et rendit Czernicheff porteur d'une lettre particulière adressée à l'empereur Alexandre. Czernicheff partit pour Saint-Pétersbourg le 25 février; deux jours après, Napoléon apprit que cet envoyé, abusant de son caractère et de sa position auprès du gouvernement français, avait acheté à prix d'or et emporté l'état effectif de nos armées. On courut après lui, mais il était déjà hors de toute

atteinte. Le commis de la guerre que Czernicheff avait corrompu paya de sa tête la déloyauté de l'agent moskovite.

Dans le même moment, Napoléon, jugeant la guerre inévitable, se disposa à confier à la garde nationale la défense du territoire, pendant que nos armes allaient s'éloigner; il avait rattaché aussi l'Autriche à la cause de la France, par un traité conclu à Paris, le 14 mars, entre le duc de Bassano et l'ambassadeur prince Schwartzberg; traité qui prévoyait le rétablissement du royaume de Pologne.

La conduite de Czernicheff, le long silence qui suivit la lettre dont il était chargé, ne faisaient pas augurer heureusement des résolutions de l'empereur Alexandre,



Napoléon II.

et présageaient une issue peu favorable pour les négociations. Tout d'ailleurs démontrait que ce prince était dans les mains de l'Angleterre; en conséquence, Napoléon crut devoir s'adresser à cette puissance. Par ses ordres, M. de Bassano écrivit au lord Castlereagh pour lui donner connaissance des dispositions pacifiques de la France.

Sur ses entrefaites arriva enfin le baron de Serdobin avec la réponse de Saint-Pétersbourg à la lettre que Napoléon avait remise à M. de Czernicheff. La Russie exigeait, avant tout, que, les armées françaises évacuaient la Prusse et se retirassent derrière le Rhin. Napoléon, qui ne voulait pas prendre à la lettre ces arrogances diplomatiques, donna au comte de Narbonne, son

aide de camp, l'ordre de partir pour Saint-Pétersbourg. Le prétexte de sa mission était de communiquer au cabinet russe les pièces de la correspondance anglaise; mais le voyage du nouvel envoyé avait pour but véritable de connaître la pensée dernière du czar.

Peu de jours après, les négociations suivies à Paris depuis dix-huit mois par le duc de Bassano avec le prince Kourakin, échouèrent devant l'ultimatum dans lequel persistait cet ambassadeur, qui demanda plusieurs fois ses passe-ports, et annonça le 11 mai qu'il se retirait à la campagne en les attendant.

Cependant, au milieu des soins et des occupations de toute espèce où les inquiétés de ces discussions orageuses avec la Russie et celle de la guerre terrible dont il était menacé entraînaient Napoléon, il donnait, le 20 janvier 1812, à son empire, un ministère du commerce et des manufactures, institution qui semblait être le gage d'un état de paix assuré. L'immense étendue des côtes de l'empire, et les efforts prodigieux résultant des encouragements accordés à l'industrie, avaient nécessité cette création, qui était en même temps une grande disposition auxiliaire destinée à resserrer l'interdit jeté sur tous les ports qui obéissaient à la France.

Le blocus contre l'Angleterre était, comme on l'a dit plusieurs fois, l'unique loi de la politique de l'empire français. La moindre infraction renversait tout le système d'attaque et de défense de Napoléon; elle empêchait l'œuvre de la paix générale, cette condition exclusive du salut de Napoléon et de son empire; enfin, cette infraction présageait infailliblement une rupture. Aussi la Russie avait rassemblé quatre cent mille hommes pour appuyer, sur ses frontières, l'ukase du 19 décembre 1810.

(à suivre.)

## NAPOLÉON ET SES AIDES-DE-CAMP

Napoléon avait jeté sur ses aides-de-camp, un tel prestige, il leur avait donné une telle importance en se faisant quelquefois représenter par eux comme ambassadeurs, en les envoyant souvent aux souverains de l'Europe pour traiter de gré à gré avec eux des graves intérêts de la paix ou de la guerre, que ce grade était considéré, dans l'armée, comme le premier de tous.

Dans le cours de sa carrière militaire, Napoléon a eu plus de quarante aides-de-camp, ce qui fit dire malignement à Louis XVIII, un jour qu'il causait avec Rapp :

“Je ne connais pas dans l'histoire ancienne ou moderne de monarque, de héros, de conquérant, qui ait fait une plus prodigieuse *consommation* d'aides-de-camp que Bonaparte.”

La remarque était juste ; cependant aucun d'eux n'abandonnait jamais ce poste honorable que pour devenir maréchal de l'Empire, ministre, ambassadeur ou même roi, à moins qu'il ne fût tué sur le champ de bataille, ce qui arrivait quelquefois. Un général demandant au comte de Lobau (Mouton) ce qu'il fallait faire pour devenir aide-de-camp de l'Empereur :

—La chose la plus facile, lui répondit celui-ci ; il faut tâcher de se faire tuer à toutes les occasions, et ne pas réussir.

Napoléon aimait ses aides-de-camp comme un père aime ses enfants ; aussi tous se seraient-ils fait tuer volontiers pour lui prouver leur reconnaissance. L'Empereur le savait. Rapp, entre autres, fut peut-être celui de tous pour lequel ce sentiment se manifesta avec le plus d'abandon : il lui pardonnait quelquefois des excès de franchise qui eussent valu à tous autres une disgrâce complète.

—Que voulez-vous ? disait-il, c'est un frondeur, une mauvaise tête ; mais il a bon cœur et je crois qu'il m'aime bien.

Entre autres exemples, nous ne rappellerons que le suivant : Quelques jours après la bataille de Wagram, Napoléon jouait un soir au vingt-et-un avec ses aides-de-camp. Il aimait beaucoup ce jeu ; il s'amusait à tricher et riait de ses supercheries ; il avait devant lui une grande quantité d'or qu'il étalait avec complaisance sur la table.

—N'est-ce pas, Rapp, dit-il en lui montrant ce monceau de pièces de vingt francs, que les Allemands aiment bien ces petits *napoléons-là*,

—Oui, Sire, bien plus que le *grand* !

A cette réplique, l'Empereur regarda ses aides-de-camp d'une façon singulière, et dit après un silence :

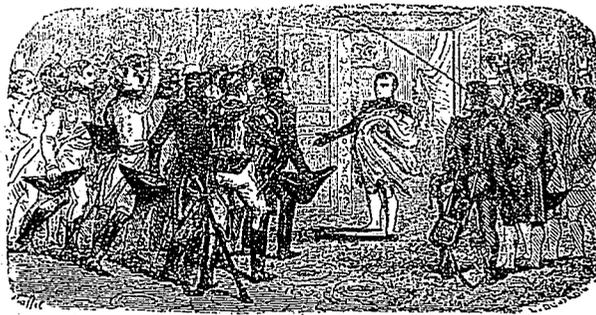
—Voilà, j'espère, ce qu'on peut appeler de la franchise germanique.

Deux aides-de-camp étaient ordinairement de service auprès de Napoléon : l'un d'eux ne le quittait pas plus que son ombre ; l'autre, en remplaçant son camarade, le lendemain, recevait les instructions de ce dernier. Celui-ci avait sans cesse un cheval tout sellé et une voiture attelée dans une des remises du palais, pour être à même d'exécuter sur-le-champ les ordres que l'Empereur

pouvait avoir à lui donner ; et, du moment où Napoléon était couché, il devenait plus spécialement chargé de la garde de sa personne.

Il se tenait dans la pièce voisine de celle où reposait le maître. On lui dressait un lit de camp portatif, qui était lestement enlevé le matin, dès qu'on présumait que l'Empereur était éveillé. On sait qu'il lui arrivait souvent de faire appeler ses secrétaires et même ses ministres pendant la nuit ; dans ce cas, l'aide-de-camp demandait la voiture, allait chercher à son hôtel la personne désignée, et l'annonçait.

En campagne, l'aide camp de service couchait sur un tapis ou sur une peau d'ours dont Napoléon s'enveloppait dans sa voiture de voyage, ou enfin sur une botte de paille qu'il était souvent forcé de partager avec le



C'est un roi de Rome

premier valet de chambre de l'Empereur. Quand à Napoléon, il reposait habituellement sur son petit lit de fer (à moins qu'il ne couchât sur le camp de bataille, parce qu'alors lui et ses aides-de-camp s'arrangeaient comme ils pouvaient) ; mais, dans le premier cas, à peine ceux-ci commençaient-ils à s'endormir que l'Empereur appelait :

—Constant !.. Hé ! monsieur Constant !.. réveillez-vous donc !

—Sire ! répondait aussitôt celui-ci en se mettant sur pieds.

—Qui est de service ?

—Le général *un tel*, Sire.

—Dites-lui de venir.

Si l'aide-de-camp était là, il entra immédiatement

car sa toilette n'était pas longue à faire, attendu qu'il ne se déshabillait jamais ; sinon, Constant allait le chercher et l'amener.

—Vous allez vous rendre auprès de *tel* corps, commandé par *tel* maréchal, lui disait-il ; il doit être à présent à *tel* endroit. Je ne veux pas que vous preniez par *tel* ou *tel* chemin. Vous lui enjoindrez d'envoyer *tel* régiment dans *tel* position ; après quoi vous pousserez en avant pour vous assurer de celle de l'ennemi, et vous reviendrez m'en rendre compte. Surtout ajoutait-il dans ces sortes de recommandations, prenez garde de vous faire pincer. Je vous attends.

L'aide-de-camp montait à cheval, exécutait ces ordres à la lettre et revenait, non sans qu'on eût tiré sur lui quelques coups de fusil, qui, par bonheur et grâce à l'obscurité de la nuit, ne l'atteignaient que rarement. Puis lorsqu'il avait rendu compte de sa mission et qu'il avait vu Napoléon faire mine de se rendormir, il allait lui-même se jeter sur sa paillasse accablé de sommeil et de fatigue ; mais un quart d'heure après :

—Constant !.. criait de nouveau l'Empereur.

—Sire ! répondait celui-ci en se réveillant en sursaut.

—*Un tel* (l'aide-de-camp) est-il là ?

—Oui, Sire

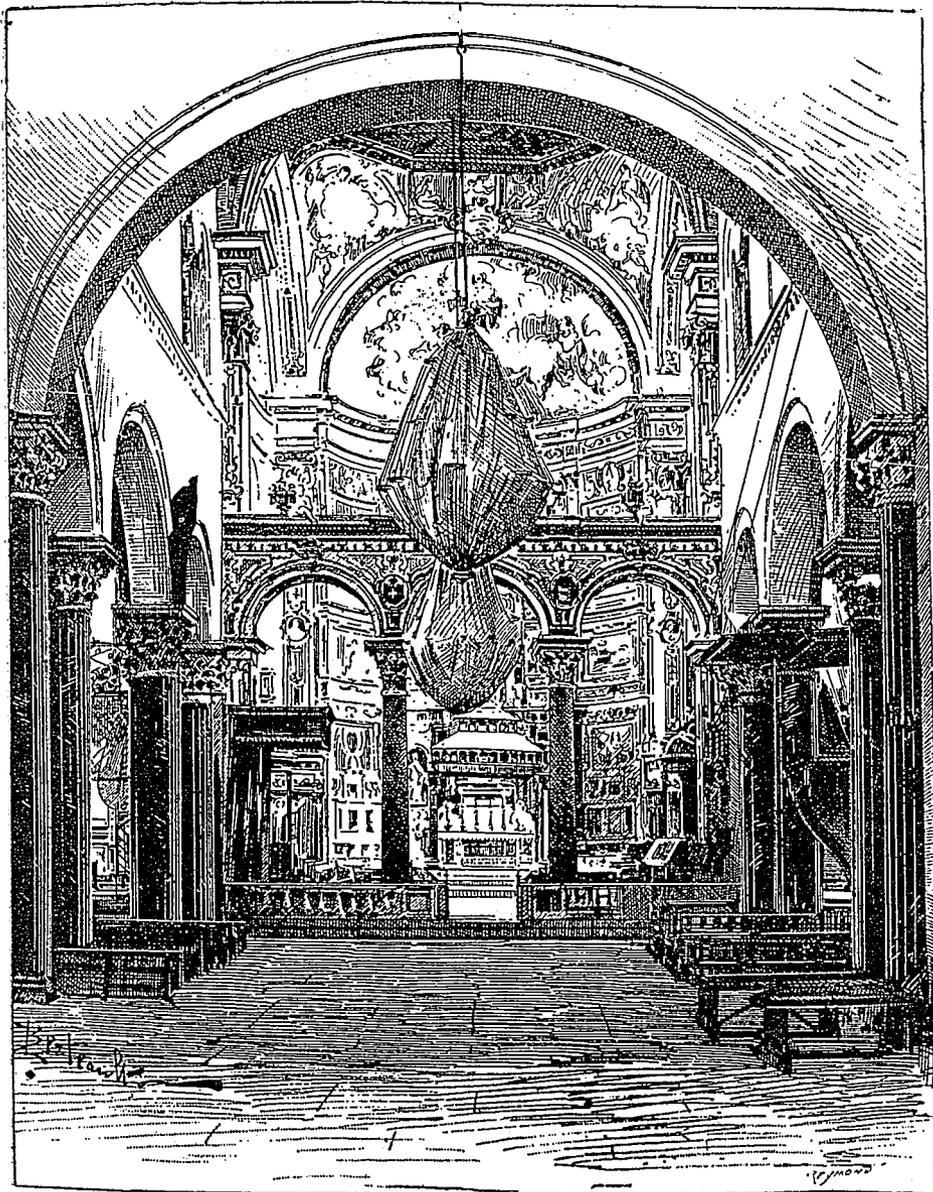
—Dites-lui qu'il vienne.

L'aide-de-camp se présentait comme la première fois.

—Allez chercher le prince de Neufchâteau.

Le major-général, dont la tente était toujours dressée à quelques pas de celle de l'Empereur, se jetait à bas du lit, s'habillait à la hâte et arrivait avec empressement. Souvent ce dérangement avait lieu plusieurs fois dans la même nuit ; mais vers le matin, Napoléon s'endormait presque toujours, et ses officiers ne tardaient pas à faire de même, à moins que ce ne fût la veille ou le lendemain d'une bataille, parce que ces jours-là le sommeil était prohibé au quartier-général.

A l'armée, les aides-de-camp de l'Empereur faisaient le service de chambellans, ce qui ne les empêcha jamais d'augmenter, sur le champ de bataille, la part de gloire qu'ils surent tous acquérir au prix de leur sang. Du nombre, *deux* sont devenus rois : Louis Bonaparte et Murat ; *un*, vice-roi : Eugène de Beauharnais ; *trois*, maréchaux : Marmont, Lauriston et Mouton ; *deux*, grands-maréchaux du palais, Duroc et Bertrand ; *deux* autres, ambassadeurs : Junot et de Narbonne. *Un seul* devint ministre : ce fut Savary.



L'église de Bari, lieu de l'abjuration de la princesse de Monténégro

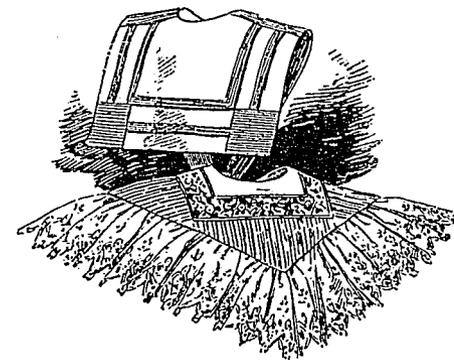
### FERNAND MALINVAUD

On s'est demandé parfois quelles générations nous préparait le cyclisme aigu. Le problème est résolu : les enfants de vélocipédistes seront vélocipédistes de naissance. Fernand Malinvaud, qui fait l'objet de notre gravure, est un cas d'hérédité cycliste particulièrement probant, son père étant chef consul de l'Union vélocipédique de France.

### COLS D'ENFANTS

*I. Col marin en drap blanc, garni de petits galons de soutache bleue formant motifs. Les devants sont en pointes et le dos est droit. — II. Col de fillette, ayant la même physionomie dans le dos, que sur le devant. Il est en nansouk ou mousseline, encadré d'un entre-deux ; au-dessous sont quatre angles de mousseline ou de nansouk plissés ; sur le bord un joli volant de dentelle. La fermeture est dans le dos.*

*Matériaux :*  $\frac{1}{2}$  verge de nansouk ou de mousseline ; 1 verge d'entre-deux ; 3 verges de dentelle haute de 5 ou 6 pouces.

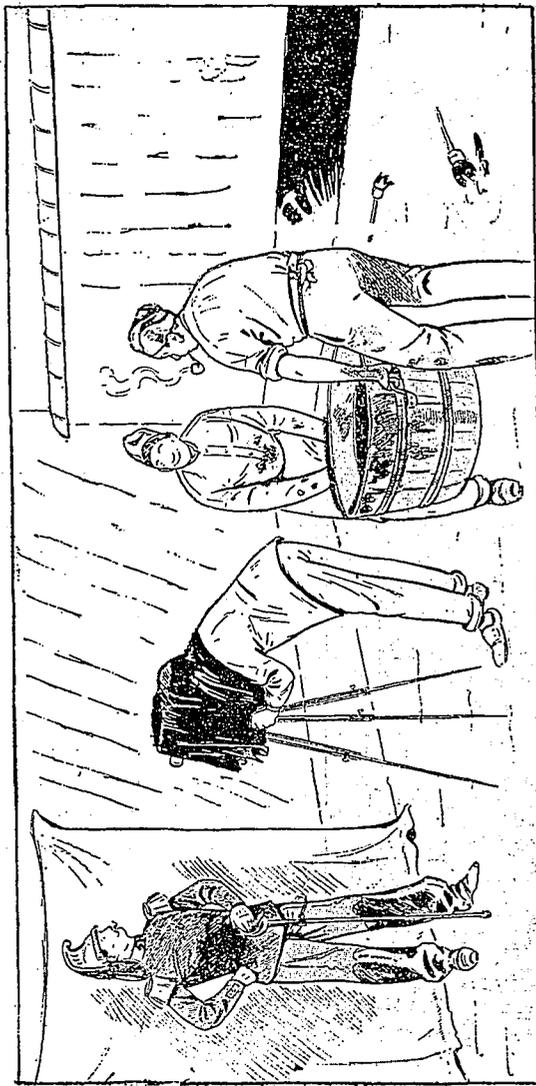
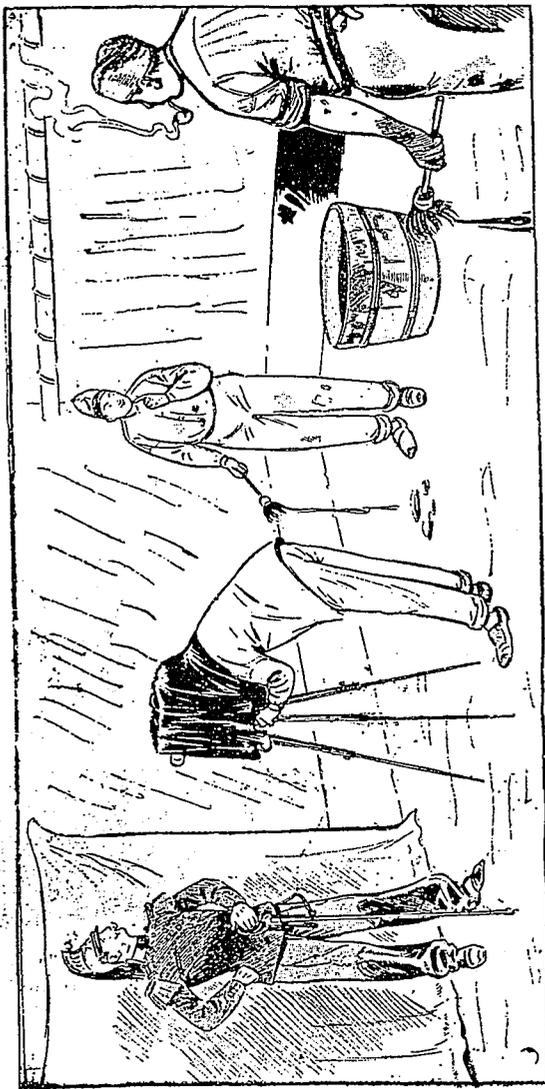


Col d'enfants



Un bicycliste de 3 ans

PHOTOGRAPHIE MILITAIRE



CONTE SANS PAROLES

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE

Le récit est continué par Marian  
Halcombe.

III

Il se leva, posa la cage sur la table, et s'arrêta un moment à compter les souris qu'elle renfermait :—Une, deux, trois, quatre. . . Ah ! s'écria-t-il avec un regard épouvanté, où peut être, au nom du ciel, la cinquième ?—la plus jeune, la plus blanche, la plus aimable de toutes,—ma souris Benjamin, enfin ? . . .

Ni Laura ni moi, n'étions en ce moment très-disposées à la plaisanterie. Le cynisme transparent du comte nous avait révélé un nouvel aspect de son organisation morale qui répugnait également à toutes les deux. Mais il était impossible de tenir devant le désespoir comique d'un si gros homme, motivé par la perte d'une si petite souris. Nous rîmes donc, en dépit de nous-mêmes ; et quand madame Fosco se leva, nous donnant l'exemple, pour vider la hutte et permettre à son mari d'y fouiller dans les plus petits coins, nous nous levâmes aussi pour la suivre dehors.

Avant que nous eussions fait trois pas, l'œil alerte du comte avait découvert la souris égarée, sous le siège que nous venions d'occuper. Il écarta le banc, prit le petit animal dans sa main ; et ensuite, s'arrêtant tout à coup à genoux, se mit à regarder, avec une attention particulière, un endroit du sol qui était immédiatement sous ses yeux.

Quand il se releva, sa main tremblait si fort, qu'il put à peine mettre la souris en cage, et sur toute sa figure une pâleur livide s'était répandue.

—Percival ! disait-il à voix basse, Percival, venez ici ! . . .

Sir Percival, depuis dix minutes, ne faisait pas attention à aucun de nous. Il était uniquement occupé à tracer des chiffres sur le sable, et à les effacer ensuite avec la pointe de son bâton.

—Qu'avez-vous, à présent ? demanda-t-il, entrant négligemment sous le vieil embarcadère.

—Est-ce que vous ne voyez rien, là ? dit le comte, qui d'une main l'avait saisie au collet par un mouvement nerveux, et de l'autre, lui montrait l'endroit voisin de celui où il avait trouvé la souris.

—Je vois beaucoup de sable sec, répondit Percival, et tout au milieu, comme une tache de boue.

—Ce n'est pas de la boue, murmura le comte, qui venait de porter brusquement son autre main au collet de sir Percival, et dans son agitation le secouait assez fort : c'est du sang ! . . .

Laura était assez près pour saisir ce dernier mot, si bas qu'il eût été prononcé. Elle se retourna vers moi, et son regard exprima la terreur.

—Niaiseries, lui dis-je, ma chère enfant ! Vous auriez tort de vous alarmer. . . Ce sang est tout bonnement celui d'un pauvre petit chien égaré. . .

La surprise fut générale, et les regards de chacun, dirigés vers moi, semblaient m'interroger.

—Comment le savez-vous ? demanda sir Percival, parlant le premier.

—J'ai trouvé ici ce chien à l'agonie lui répondis-je, le jour même où vous êtes tous arrivés de l'étranger. La pauvre bête s'était fourvoyée dans la plantation, et votre garde lui avait tiré un coup de fusil.

—A qui était ce chien ? continua sir Percival. Pas à moi, j'imagine ?

—Avez-vous essayé de sauver le pauvre animal ? demanda Laura, vivement intéressée. Bien certainement, Marian, vous aurez tenté de le guérir ?

—Oui ! dis-je ; la femme de charge et moi nous avons fait de notre mieux ;—mais la blessure était fort grave, et le chien est mort dans nos mains.

—A qui ce chien ? reprit sir Percival, répétant sa question avec un peu d'impatience. Était-ce un des miens ?

—Non, il ne vous appartenait pas.

—A qui, alors ? La femme de charge le savait-elle ! . . .

Au moment où il m'adressait cette question, je me souvins du désir exprimé par mistress Catherick à la femme de charge, et dont celle-ci n'avait fait part,—qu'on voulût bien tenir cachée à sir Percival la visite faite par elle à Blackwater Park ; aussi commençais-je à craindre qu'il ne fût indiscret de répondre. Mais, dans mon désir d'apaiser l'alarme générale, je m'étais laissée emporter trop loin pour revenir sur mes pas, du moins sans courir le risque d'éveiller des soupçons qui peut-être empireraient les choses. Il n'y avait donc plus qu'à m'expliquer immédiatement, et sans tenir compte des résultats.

—Certainement, dis-je, la femme de charge le savait. Elle m'a conté que c'était le chien de mistress Catherick. . .

Sir Percival était jusqu'alors resté, avec le comte Fosco, dans le fond de la hutte, tandis que je lui répondais, du dehors, par la porte ouverte. Mais, au moment même où le nom de mistress Catherick eut franchi mes lèvres, il écarta rudement le comte, et vint se placer en face de moi, debout, en pleine lumière.

—Comment la femme de charge en est-elle venue à savoir que c'était le chien de mistress Catherick ? demanda-t-il, fixant ses yeux sur les miens, et fronçant les sourcils avec une attention irritée, qui, tout en me causant une espèce d'effroi, m'impatientait aussi quelque peu.

—Elle le savait, dis-je assez calme, parce que mistress Catherick avait amené ce chien.

—Amené ? . . . Où l'amenait-elle ?

—Chez vous, je pense.

—Et que diable venait faire chez moi mistress Catherick ? . . .

L'accent qu'il donnait à cette question me blessa plus encore que la manière dont il l'avait rédigée. Je tâchai de lui faire sentir qu'il venait de manquer à la politesse la plus vulgaire, en m'écartant de lui sans ajouter un mot.

Dès mon premier pas, la main caressante du comte se posa sur l'épaule de sir Percival, et la voix mielleuse du comte s'entremît pour le calmer :

—Doucement, mon cher !—doucement, je vous prie ! . . .

Sir Percival roulait encore de tous côtés ses regards les plus farouches. Le comte ne fit qu'en sourire, et renouvela l'application du calmant.

—De la douceur, mon bon ami !—De la douceur, au nom du ciel ! . . .

Sir Percival hésita,—me suivit à quelques pas—et, non sans me surprendre beaucoup, m'adressa des excuses.

—Je vous demande bien pardon, miss Halcombe, disait-il ; je suis un peu mal en train depuis quelque temps, et je crains d'avoir les nerfs agacés. Mais je voudrais bien savoir ce qui a pu motiver la visite de mistress Catherick. Quand donc est-elle venue ? N'a-t-elle vu que la femme de charge ?

—Autant que j'ai pu le savoir, répondis-je, elle n'a vu personne autre. . . .

Le comte s'entremît de nouveau.

—En ce cas, dit-il, pourquoi ne pas questionner la femme de charge ? Pourquoi ne pas remonter, Percival, à la véritable source des informations ?

—C'est vrai, dit sir Percival. La femme de charge est tout naturellement la première qu'on doit interroger. Il est stupide à moi de ne pas y avoir pensé sur-le-champ. . . .

A ces mots, il nous quitta sans retard pour retourner au château.

Le motif de l'intervention du comte, qui m'avait intriguée tout d'abord, se révéla dès que sir Percival eut tourné les talons. Le comte avait une foule de questions à me poser, et sur mistress Catherick, et sur les causes de sa visite à Blackwater-Park, pour lesquelles la présence de son ami l'aurait gêné. Mes réponses furent aussi brèves que la politesse le permettait, — car j'avais déjà résolu d'éviter tout ce qui pourrait amener de près ou de loin, un échange de confidences entre le comte Fosco et moi.

Si intimement qu'il connaisse sir Percival, et si au courant qu'il semble être de ses affaires privées, il n'en sait pas plus long que moi, j'en suis sûre, au sujet de la véritable histoire d'Anne Catherick. Le mystère encore impénétré qui se rattache à cette infortunée devient à mes yeux doublement suspect, par la conviction absolue où je suis maintenant, que sir Percival l'a tenu caché à son plus intime ami dans ce bas monde.

Il était impossible de se méprendre à l'ardente curiosité que trahissaient l'attitude et la physionomie du comte pendant qu'il absorbait, pour ainsi dire, avec avidité, chaque parole tombée de mes lèvres. On est curieux, je le sais, de bien des manières ; — mais il n'y a pas deux interprétations à la curiosité qui vous prend à court et vous fait perdre contenance ; or, si je l'ai jamais lue sur un visage humain, c'est en ce moment sur celui du comte.

Tandis que les questions et les réponses se succédaient, nous nous en revenions à pas lents le long de la plantation. Dès que nous eûmes regagné le château, le premier objet que nous aperçûmes au pied du perron fut le "dog-cart" de sir Percival, auquel on avait déjà mis le cheval, et que surveillait un groom en jaquette d'écurie. S'il fallait en croire cette apparition inat-

tendue, l'interrogatoire de la femme de charge avait déjà produit d'importants résultats.

— Voilà un beau cheval, mon ami, dit le comte, s'adressant au groom avec la plus engageante familiarité ; serait-ce que vous allez le sortir ?

— Pas moi, monsieur, répondit cet homme, jetant un coup d'œil sur sa jaquette, et fort surpris, bien évidemment, que le comte pût la confondre avec une livrée. Mon maître conduit lui-même.

— En vérité, dit le comte, je m'étonne qu'il se donne cette peine, quand il vous a sous la main. Va-t-il donc fatiguer ce joli cheval, si bien tenu, si élégant, en lui faisant faire aujourd'hui une longue course ?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit l'homme ; sauf votre respect, monsieur, ce cheval est une jument. Nous n'avons pas, dans toutes nos écuries, une bête aussi courageuse. Son nom, monsieur, est "Brown-Molly" ; elle va tant que ses jambes la portent. Ordinairement sir Percival prend "Isaak-d'York" pour les petites courses.

— Et, pour les longues, cette courageuse "Brown-Molly" dont le poil a tant d'éclat ?

— Oui, monsieur.

— Inférence logique, miss Halcombe, continua le comte, qui s'était vivement retourné pour m'adresser la parole ; sir Percival, aujourd'hui, ne va pas dans le voisinage.

A ceci je ne répondis point. J'avais, pour ma part, des conclusions à tirer de ce qui s'était passé devant moi. Or, je ne voulais pas en faire part au comte Fosco.

"Dans le Cumberland, me disais-je intérieurement, sir Percival a fait une longue course pédestre, à cause d'Anne, pour aller questionner les fermiers de Todd's-Corner. Aujourd'hui qu'il est dans le Hampshire, va-t-il donc faire une longue course en voiture, toujours à cause d'An-

ne, pour aller questionner mistress Catherick à Welmingham !.."

Nous entrâmes tous au château. Comme nous traversions le vestibule, sir Percival sortit de la bibliothèque et vint à notre rencontre. Il avait l'air pressé, inquiet ; il était fort pâle ; mais, malgré tout, quand il nous adressa la parole, il y mit ses formes les plus courtoises.

— Je suis désolé, commença-t-il, d'avoir à vous quitter aujourd'hui. . . une longue course en est cause, une affaire que je ne puis remettre. Je serai revenu demain de bonne heure ; mais, avant de partir, j'aimerais assez à régler cette petite formalité dont je vous ai entretenus ce matin. Voulez-vous, Laura, passer dans la bibliothèque ? Cela ne vous prendra guère qu'une minute ou deux. . . Affaire de pure forme. . . Comtesse, puis-je aussi vous déranger. La comtesse et vous Fosco, m'êtes nécessaires pour réaliser une signature, — et rien de plus. . . Veuillez entrer, nous aurons bientôt fini !..

Tandis qu'ils défilaient l'un après l'autre, il tenait la porte ouverte ; puis passant le dernier, il la referma doucement.

Je demurai pendant la minute qui suivit, seule et debout, dans le vestibule ; mon cœur battait vite ; et j'avais l'esprit rempli d'anxiétés. Enfin, je m'acheminai vers l'escalier, et remontai lentement chez moi.

#### IV

(17 juin.) — Juste au moment où ma main se posait sur le bouton de ma serrure, j'entendis la voix de sir Percival qui m'appela au bas des degrés.

— J'ai à vous prier de redescendre, disait-il. C'est la faute de Fosco, miss Halcombe, et non la mienne. Il trouve je ne sais quelles absurdes objections à ce que sa femme soit un des témoins, et, par là, il me force à vous prier de venir nous rejoindre dans la bibliothèque.

J'y entrai avec sir Percival. Laura nous attendait auprès du bureau, tour-

nant et retournant dans ses mains, avec une sorte d'inquiétude, son chapeau de jardin. Madame Fosco, assise auprès d'elle dans un grand fauteuil, admirait imperturbablement son mari qui, seul à l'autre bout de la pièce, ramassait une à une quelques feuilles mortes, tombées des fleurs qui garnissaient la croisée.

Dès que je parus, le comte vint au-devant de moi pour m'offrir ses excuses.

— Mille pardons, miss Halcombe ! dit-il. Vous connaissez la réputation faite à mes chers compatriotes par Messieurs les Anglais ?

Je suis un Italien rusé, unsuspectueux Italien. Vous aviez déjà cette idée de moi, n'est-il pas vrai, chère lady ?.. Eh bien ! ma ruse, mes soupçons me poussent à trouver peu convenable que madame, Fosco serve de témoin à lady Glyde, lorsque je suis moi-même appelé à jouer ce rôle.

— Cette objection n'a pas l'ombre de raison, interrompit sir Percival. Je me tue à lui expliquer que les lois anglaises autorisent madame Fosco à garantir, en même temps que son mari, l'authenticité de nos signatures.

— Je l'admets, reprit le comte. Les lois anglaises disent oui, — mais la conscience de Fosco dit non : — Il avait, en affirmant ceci, appliqué sa main large et grasse sur le devant de sa blouse et, avec un salut solennel, semblait vouloir nous présenter à tous sa conscience comme une glorieuse addition au personnel de l'assemblée.

Ce que peut être le document que lady Glyde est sur le point de signer, continuait-il, je ne le sais, ni ne désire le savoir. Voici tout ce que je dis : Il peut se présenter dans l'avenir telles circonstances qui obligeraient sir Percival ou ses ayants droit à faire un appel aux deux témoins ; et, dans ce cas, il est certainement à désirer que ces témoins représentent deux opinions parfaitement indépendantes l'une de l'autre. C'est ce qui ne saurait être si

ma femme signe en même temps que moi, parce qu'à nous deux nous n'avons qu'une opinion, laquelle est la mienne.

Il salua, recula de quelques pas, et retira sa conscience de notre cercle, aussi poliment qu'il l'y avait introduite.

Les scrupules du comte pouvaient être honorables et raisonnables, mais sa façon de les exprimer augmentait, je ne sais comment, ma répugnance à être impliquée dans la signature. Il ne fallait pas moins que mon désir de servir à Laura, pour me déterminer à être témoin d'un acte quelconque. Cependant, un regard jeté sur sa figure inquiète me fit résoudre de tout risquer plutôt que de lui manquer au besoin.

— Je ne demande pas mieux que de rester, lui dis-je. Et si je ne vois aucun motif à soulever de mon côté quelque petite objection, vous pouvez compter sur moi comme témoin.

Sir Percival me lança un regard assez vif, et sembla prêt à prendre la parole ; mais, au même moment, madame Fosco détourna son attention en se levant du fauteuil qu'elle occupait. Ses yeux venaient de rencontrer ceux de son mari, lesquels lui avaient intimé l'ordre de quitter l'appartement.

— Inutile de vous retirer, dit sir Percival.

Le regard de madame Fosco alla chercher de nouveaux ordres ; quand elle les eut reçus, elle déclara qu'elle préférerait nous laisser à nos affaires, et sortit d'un pas résolu. Le comte alluma une cigarette, retourna aux fleurs de la croisée, et se mit à souffler sur les feuilles de petits jets de fumée, fort inquiet, paraissait-il, de détruire ainsi les insectes dont elle pouvaient être chargées.

Sir Percival, pendant ce temps-là, ouvrit une armoire formant la base d'une des bibliothèques, et il en tira une longue feuille de parchemin, repliée à plusieurs fois sur elle-même, dans le sens de sa largeur. Il la plaça sur la table, ouvrit seule-



Ce n'est pas de la boue, c'est du sang. (page 217).

ment le dernier pli et laissa sa main posée sur le reste. Ce dernier pli ne laissait voir qu'une bande de parchemin, vierge de toute écriture, et sur laquelle, en certains endroits, on avait collé quelques pains à cacheter. Toute la portion écrite de ce document légal demeurait cachée dans les plis que sa main empêchait de

s'ouvrir. Laura et moi, nous nous regardâmes. Son visage était pâle, mais ne trahissait ni indécision ni crainte.

Sir Percival trempa une plume dans l'encre et la remit à sa femme.

— Signez là votre nom !.. lui dit-il, lui montrant la place. Vous et Fosco, vous signerez ensuite, miss Halcombe, à côté

de ces deux pains à cacheter. Approchez, Fosco ! on n'assiste pas à une signature en rêvassant à la fenêtre, et en asphyxiant les parasites des fleurs..

Le comte jeta de côté sa cigarette, et, les mains négligemment passées dans la ceinture rouge de sa blouse, les yeux attentivement fixés sur le visage de sir Per-

cival, il vint nous rejoindre auprès de la table. Laura, qui était, la plume à la main, de l'autre côté de son mari, le regardait aussi fixement. Il était donc, entre eux, debout, la main toujours appuyée sur les plis du parchemin, et me regardant, moi qui lui faisais face, avec un tel mélange de soupçon sinistre et d'embarras, qu'il ressemblait à un prisonnier devant ses juges plutôt qu'à un gentleman au milieu des membres de sa maison.

— Signez là ! répéta-t-il, se tournant tout à coup du côté de Laura, en lui désignant du doigt un des endroits marqués sur le parchemin.

— Qu'ai-je donc à signer ? demanda-t-elle avec calme.

— Je n'ai guère le temps de vous l'expliquer, lui répondit-il. Le "dog-cart" est devant la porte, et il faut que je parte sans retard. D'ailleurs, le temps ne me manquait-il pas, vous ne sauriez comprendre. C'est un document de pure forme, — rempli de termes techniques, de clauses légales, comme le sont ces machines-là... Allons ! voyons ! votre nom je vous prie et finissons-en le plus tôt possible !

— En vérité, sir Percival, avant de placer là mon nom, je devrais bien savoir ce que je signe.

— Allons donc ! en quoi ces affaires-là regardent-elles les femmes ?... Je vous affirme que vous ne comprendriez pas.

— Laissez-moi essayer, du moins. Quand M. Gilmore avait quelque chose à faire pour moi, il commençait toujours par me l'expliquer, et jamais je ne l'ai trouvé inintelligible.

— Il vous l'expliquait ?... Je le crois parbleu bien !... comme votre agent, c'était son devoir. Je suis votre mari, moi, et ce n'est pas le mien... Comptez-vous me garder encore ici longtemps ?... Je vous répète que nous n'avons le loisir de rien lire : le "dog-cart" m'attend à la porte... Une fois pour toutes, signez-vous, oui ou non !...

Elle tenait encore la plume ; mais elle ne fit aucun mouvement qui annonçât l'intention d'apposer son nom au bas de l'acte.

— Si cette signature doit me faire contracter une obligation quelconque, dit-elle, j'ai bien quelque droit, ce me semble, de savoir à quoi je m'oblige ?..

Son mari souleva le parchemin, et frappa la table par un geste irrité.

— Soyons francs, dit-il, vous avez toujours eu la réputation d'être sincère. Ne tenez compte ni de miss Halcombe, ni de Fosco ; — dites, tout naturellement, que vous vous méfiez de moi !..

Le comte retira de sa ceinture une de ses mains, et la plaça sur l'épaule de sir Percival. Celui-ci s'en débarassa par un mouvement brusque. Le comte, avec ce calme que rien ne trouble, la remit en place.

— Contenez donc votre malheureux caractère, Percival, disait-il. Lady Glyde a raison.

— Raison ? s'écria sir Percival. Une femme, raison de soupçonner son mari ?

— Il y a injustice et cruauté à m'accuser de méfiance envers vous, dit Laura. Demandez à Marian s'il n'est pas naturel que je veuille savoir à quoi cette écriture m'oblige, avant d'y mettre ma signature ?

— Je n'entends point m'en rapporter là-dessus à miss Halcombe, répliqua sir Percival ; miss Halcombe n'a rien à voir dans tout ceci.

Je n'avais pas jusqu'alors ouvert la bouche, et j'aurais de beaucoup préféré n'avoir pas maintenant à prendre la parole. Mais la détresse peinte sur le visage de Laura quand elle se retourna vers moi, et l'insolente injustice manifestée dans la conduite de son mari, ne me laissaient d'autre alternative que d'exprimer mon opinion en sa faveur, aussitôt qu'elle m'eût ainsi mise en demeure :

— Veuillez m'excuser, sir Percival, dis-je alors ; mais, puisque je dois attester la si-

gnature, je me permets de penser que j'ai quelque chose à voir dans tout ceci. L'objection de Laura me semble parfaitement loyale ; et pour ce qui me concerne particulièrement, je ne saurais prendre sur moi la responsabilité de garantir sa signature par la mienne, à moins qu'elle ne sache d'abord à quoi s'en tenir sur le document que vous voulez lui faire souscrire.

— Eh bien, sur mon âme ! s'écria sir Percival, voilà ce que j'appelle une déclaration franche et nette. La première fois que vous vous inviterez chez quelqu'un, miss Halcombe, je vous conseille de ne pas lui payer son hospitalité en prenant contre lui le parti de sa femme, dans une affaire qui ne vous regarde en rien.

Je me dressai en pieds aussi soudainement que s'il m'eût frappée. Que n'étais-je un jeune homme ! Je l'aurais abattu sur le seuil de sa porte, et j'aurais quitté sa maison pour n'y remettre jamais les pieds à aucun prix. Mais je n'étais qu'une femme, et j'avais pour Laura un attachement si profond !

Dieu merci, cette tendresse fidèle me vint en aide, et je me rassis sans avoir prononcé un seul mot. Elle savait, du reste, ce que je venais de souffrir et de contenir. Elle accourut vers moi, ses yeux ruisselant de larmes.

— O Marian ! murmurait-elle à mon oreille ; ma mère si elle eût vécu, n'aurait pu faire mieux pour moi.

— Revenez signer ! lui cria sir Percival, de l'autre côté de la table.

— Faut-il ? me demanda-t-elle à l'oreille. Si vous le voulez, je signerai.

— Non, répondis-je. Le droit et la raison sont de votre côté ; — ne signez rien que vous n'ayez lu d'abord.

— Revenez signer !.. réitéra son mari, de sa voix la plus haute et la plus irritée.

Le comte, qui nous avait contemplées toutes deux avec une muette et profonde

attention, s'interposa une seconde fois.

— Percival ! dit-il je n'oublie pas " moi " que je suis devant des dames. Soyez assez bon, je vous prie, pour vous en souvenir..

Sir Percival se tourna vers lui comme suffoqué par la colère, et ne pouvant plus articuler un mot. La main du comte, posée sur son épaule, y resserrait graduellement son étreinte, et la voix du comte, parfaitement posée, répétait avec calme : — Soyez assez bon, je vous prie, pour vous en souvenir aussi..

Ils se contemplèrent ainsi l'un l'autre pendant un instant. Sir Percival, ensuite, détourna lentement son visage pour le dérober aux yeux du comte ; pendant un instant, il abaissa vers le parchemin posé sur la table un regard où le mécontentement se peignait encore ; et il reprit enfin la parole, avec la soumission de l'animal dompté, plutôt qu'avec la résignation qui sied à l'homme convaincu de ses torts.

— Je ne prétends offenser personne, disait-il ; mais l'obstination de ma femme suffirait pour mettre à bout la patience d'un saint. Je lui ai dit qu'il s'agissait d'un document de pure forme, — qu'a-t-elle de plus à me demander ? Vous direz ce qu'il vous plaira, mais une femme manque à son devoir quand elle semble révoquer en doute la bonne foi de son mari. Encore une fois, lady Glyde, — et c'est la dernière, — voulez-vous signer, oui ou non ?..

Laura revint vers la table, du côté où il se tenait, et reprit la plume qu'elle avait posée.

— Je signerai très-volontiers, dit-elle, pourvu que vous veuillez me traiter en personne qui sait ce qu'elle fait et doit faire. Peu m'importe quel sacrifice on me demande, s'il ne cause préjudice à personne autre, et n'emporte pas avec lui des résultats nuisibles.

— Qui parle de vous demander un sacrifice ? interrompit sir Percival avec un

retour mal contenue de sa première violence.

—Je veux simplement dire, reprit-elle, que je ne refuserai aucune concession à laquelle je puisse honorablement me soumettre. Si j'éprouve quelques scrupules à signer un acte dont je ne sais absolument rien, et qui pourtant me lie en quelque chose, y a-t-il là de quoi me montrer autant de sévérité que vous venez de le faire ? et, de plus, il est assez étrange, ce me semble, que vous accordiez aux hésitations du comte Fosco plus d'indulgence qu'aux miennes...

Cette allusion bien naturelle, mais inopportune, au pouvoir extraordinaire du comte sur son mari,—toute indirecte qu'elle fût,—suffit cependant pour rallumer en un instant la colère qui, près de s'éteindre, couvait encore chez sir Percival.

—Des scrupules ? répéta-t-il. Des scrupules, vous ? il est un peu tard pour en avoir. J'aurais pensé que vous aviez renoncé à toutes ces faiblesses-là, lorsque vous avez fait de nécessité vertu en m'acceptant pour mari...

Ces mots étaient à peine sortis de ses lèvres, que Laura jeta la plume à terre, en le regardant avec une expression que je voyais pour la première fois dans ses yeux, moi qui la connaissais si bien. Puis, avec un silence de mort, elle lui tourna le dos.

Cette énergique manifestation du mépris le plus amer et le moins déguisé était si absolument étrangère à ma sœur, et si en dehors de son caractère, qu'elle nous plongea tous dans le silence de la stupeur. Sous la brutalité superficielle des paroles que son mari venait de lui adresser, il y avait quelque chose de caché. Elles masquaient quelque mystérieuse insulte dont j'ignorais absolument la portée, mais qui avait laissé sur son visage une marque de profanation, évidente même pour un étranger.

Le comte, qui n'était plus étranger

pour nous, la vit, cette marque, tous aussi distinctement que je pouvais la voir. Comme je me levais pour aller trouver Laura, je l'entendis, qui disait entre ses dents à sir Percival : —Idiot que vous êtes !...

Laura me précédait vers la porte, et, à ce moment-là même, son mari lui adressa la parole une fois encore :

—Vous refusez donc bien positivement de me donner votre signature ? dit-il avec l'accent altéré d'un homme qui sentait à quel point sa licence de langage venait de lui faire tort.

—D'après ce que vous venez de me dire, répondit-elle avec fermeté, je ne donnerai ma signature que lorsque j'aurai lu ce parchemin, d'un bout à l'autre, jusqu'à la dernière ligne. Venez, Marian, nous sommes restées ici assez longtemps.

—Un instant, dit le comte, qui intervint avant que sir Percival reprit la parole.—De grâce, lady Glyde, un instant ! Laura serait sortie sans prendre garde à cette requête, mais je l'arrêtai.

—Ne vous faites pas un ennemi du comte ! lui-dis-je à voix basse. Quoï que vous fassiez, évitez de l'avoir pour ennemi !...

Elle céda. Je refermai la porte ; et, debout, nous attendîmes. Sir Percival était assis près de la table, son coude sur les plis du parchemin et la tête appuyée sur son poing crispé. Le comte se tenait entre nous,—maître de la position terrible où nous étions placées, et la dominant comme il dominait toute chose.

—Lady Glyde, dit-il avec une douceur qui, plutôt qu'à nous-mêmes, semblait s'adresser à notre abandon, excusez-moi, je vous prie, si je me hasarde à suggérer ici quelque moyen terme, et veuillez croire que ce que je vais dire m'est dicté par un profond respect et une cordiale bienveillance pour la maîtresse de ce château.—Se retournant ensuite, et très-vivement, du côté de sir Percival : —Est-il donc absolument nécessaire, demanda-t-il, que

cette chose-là, sous votre coude, soit signée aujourd'hui ?

—Cela est nécessaire à la réalisation de mes plans et de mes désirs, répondit l'autre d'un air mécontent. Mais comme vous avez pu le voir, cette considération n'a aucune influence sur lady Glyde.

—Répondez simplement à une question bien simple. Cette signature peut-elle être ajournée jusqu'à demain,—oui ou non ?

—Oui... si vous y tenez.

—Pourquoi donc, alors, perdre ici votre temps ? Que la signature soit remise à demain ;—nous y songerons à votre retour...

Sir Percival ferma les yeux, et, fronçant le sourcil :

—Vous prenez avec moi, dit-il, un ton qui ne me plaît guère ;... un ton que je ne supporterais de personne...

Un juron grossier accompagna ces paroles.

—C'est pour votre bien que je vous conseille, répliqua le comte avec un sourire de tranquille mépris... Prenez du temps ; donnez du temps à lady Glyde. Oubliez-vous donc que votre dog-cart attend à la porte ? Le ton que j'ai pris vous semble étrange, n'est-il pas vrai ? je le comprends,—car c'est le ton d'un homme qui reste maître de lui. Combien de bons avis vous ai-je donnés depuis que je vous connais ? Vous ne sauriez en dire le chiffre. M'avez-vous jamais vu me tromper ? Je vous défie de m'en citer un exemple... Allez ! allez ! montez en voiture !... La signature peut attendre à demain. Qu'elle attende, donc ;—nous nous en occuperons quand vous serez revenu.

Sir Percival hésitait et regardait sa montre. Son inquiétude relativement au voyage secret qu'il allait faire ce jour-là augmentée encore par les paroles du comte, luttait dans son esprit avec celle que lui causait les refus de Laura. Il

parut réfléchir quelques instants encore, et se levant de son fauteuil :

—Il est bien facile, dit-il, de me réduire au silence, lorsque le temps me manque pour vous répondre. Je suivrai votre conseil, Fosco,—non que j'en ai besoin, mais parce que je ne puis m'attarder ici plus longtemps...—Il s'arrêta, et dirigea du côté de sa femme un regard menaçant : —Si demain, à mon retour, vous me refusez encore votre signature ! : —Le reste de la phrase se perdit dans le bruit qu'il fit en ouvrant et refermant de nouveau l'armoire où le parchemin était en dépôt. Il prit sur la table son chapeau, ses gants, et marcha vers la porte. Nous nous reculâmes, Laura et moi, pour lui livrer passage : —N'oubliez pas demain ! dit-il à sa femme, et il sortit là-dessus.

Nous attendions, pour lui donner le temps de traverser le vestibule et de se mettre en route. Le comte s'approcha de nous, qui étions encore debout auprès de la porte.

—Vous venez de voir sir Percival sous son pire aspect, miss Halcombe, me dit-il. Il m'a peiné ; il m'a fait honte, à moi qui l'aime depuis longtemps. Au nom de cette vieille amitié, je vous promets qu'il ne s'oubliera plus, demain, devant vous, comme il vient de s'oublier aujourd'hui...

Laura, pendant qu'il parlait ainsi, avait pris mon bras, et quand il eut fini, elle se pressa contre moi par un geste significatif. Toute femme eût trouvé assez dur d'assister à l'apologie de son mari, ainsi faite, en sa présence, par un des amis de ce mari, sous le toit même où elle devait être reine et maîtresse ; et pour elle, en particulier, on peut juger quelle épreuve ce devait être.

Je remerciai poliment le comte, et j'emmenai ma sœur.

Oui, je le remerciai, car je comprenais déjà, non sans un inexprimable sentiment de faiblesse humiliée, que je devais à ses calculs ou à son caprice la certitude de

pouvoir rester encore à Blackwater-Park ; et, d'après la conduite de sir Percival vis-à-vis de moi, je ne pouvais douter, que, sans l'influence et l'appui du comte, je ne dusse immédiatement quitter ce séjour. Ainsi son influence, — celle qu'entre toutes j'avais redoutée le plus, — était maintenant l'unique lien qui me retint auprès de ma sœur, dans le moment où elle avait le plus besoin de mon assistance !...

Nous entendîmes le sable de l'avenue craquer sous les roues du dog-cart, au moment où nous arrivions sous le vestibule. Sir Percival venait de se mettre en route.

— Où va-t-il maintenant, Marian ? me dit ma sœur à voix basse. Il ne fait plus un pas sans me donner à craindre pour l'avenir. Auriez-vous quelques soupçons.

Après toutes les épreuves qu'elle avait déjà subies pendant cette triste matinée, je ne me souciais pas de lui faire partager mes angoisses.

— Comment voulez-vous que je pénètre ses secrets ? lui répondis-je, me servant à dessein d'un tour évasif.

— Peut-être la femme de charge les connaît-elle ? reprit Laura insistant.

— Certainement non, répliquai-je ; elle n'en doit pas savoir plus long que nous.

Laura secoua la tête, comme si ce dernier point lui semblait douteux.

— Ne vous a-t-elle pas dit, cette femme que l'arrivée d'Anne Catherick dans ces environs était un bruit assez généralement répandu ?.. Et ne pensez-vous pas qu'il peut être parti pour tâcher de retrouver ses traces ?

— J'aime mieux, je l'avoue, Laura, me tranquilliser un peu sur tout ceci, en y songeant le moins possible ; que dis-je ? en n'y songeant pas du tout. Après ce qui s'est passé, vous feriez bien de suivre mon exemple. Venez vous reposer,

vous calmer un peu dans ma chambre.

Nous nous assîmes ensemble auprès de la fenêtre, et laissâmes la brise d'été, toute chargée de parfums, circuler librement autour de nos fronts.

— Je suis presque honteuse de lever les yeux sur vous, Marian, me dit Laura tout à coup, après ce que vous avez eu à supporter là-bas pour avoir pris ma défense. Je ne puis y songer, chère bien-aimée, sans une angoisse de cœur vraiment poignante. Mais je vous dédommagerai. J'essayerai, du moins.

— Chut ! chut ! répondis-je : ne parlez pas ainsi !.. Que sont, comparées au terrible sacrifice de votre bonheur, les mesquines mortifications de mon orgueil ?

— Vous avez entendu ce qu'il m'a dit, continua-t-elle avec une précipitation véhémente ; du moins avez-vous entendu les paroles, — et vous ne saviez pas ce qu'elles signifiaient au juste ; — vous ne savez pourquoi j'ai jeté la plume, pourquoi je lui ai tourné le dos. — Elle se leva, prise d'une agitation soudaine, et continua, parcourant la chambre à grands pas. — Je vous ai laissé ignorer bien des choses, Marian, pour ne pas vous affliger et ne pas troubler le début de notre nouvelle existence.

Vous ne savez pas comment il m'a traitée. Et pourtant, vous pouvez vous en douter, après la scène dont aujourd'hui vous avez été le témoin. Vous l'avez entendu railler ce qu'il appelle mes "prétentions au scrupule" ; vous l'avez entendu dire qu'en l'acceptant pour mari, j'avais fait de nécessité vertu. — Elle se rassit ; une rougeur foncée envahit son visage, et ses mains enlacées se tordirent sur ses genoux : — Je ne puis vous parler maintenant de cela, reprit-elle ; j'éclaterais en larmes s'il me fallait vous faire à présent, ce récit. Plus tard, Marian, et quand je serai plus sûre de moi. Ma pauvre tête me fait mal, chère aimée !.. un mal, un mal, un mal !.. Avez-vous là votre flacon de sels ?..

Parlons un peu de vous. J'aurais dû lui donner cette signature, ne fût-ce que pour vous épargner une telle scène. La lui refuserai-je, demain matin ? J'aimerais bien mieux compromettre mes intérêts que les vôtres. Maintenant vous avez pris mon parti contre lui, et si je résiste encore, il en rejettera sur vous tout le blâme. Que ferons-nous donc ?.. Oh ! qu'il serait bon d'avoir un ami pour nous venir en aide et nous guider !.. Un ami en qui nous pussions réellement avoir confiance.

L'amertume de son cœur s'exhalait en soupirs. Je voyais sur sa physionomie qu'elle pensait à Hartright ; — je le voyais d'autant plus clairement, que ces dernières paroles m'avaient aussi fait songer à lui. Elle n'était mariée que depuis six mois, et déjà les services fidèles qu'il nous avait offerts, en nous disant adieu, nous faisaient faute à l'une et à l'autre. Combien j'étais loin de penser, autrefois, que nous dussions jamais en avoir besoin !

— Aidons-nous de notre mieux, lui dis-je. Parlons de tout ceci avec calme ; — employons tout ce que nous avons de ressources dans l'esprit à choisir la meilleure voie.

Réunissant ce qu'elle savait des embarras de son mari et le fragment de conversation que j'avais pu surprendre entre ce dernier et l'homme de loi, nous arrivâmes à cette conclusion rigoureuse, que le parchemin enfermé dans la bibliothèque était un acte, rédigé d'avance, pour se procurer de l'argent par un emprunt, et que la signature de Laura était absolument indispensable pour qu'il pût servir aux projets de sir Percival.

La seconde question qui se présentait, relative à la nature du contrat légal au moyen duquel l'emprunt pouvait se réaliser, et au degré de responsabilité personnelle que Laura pouvait encourir si elle donnait aveuglément sa signature, cette seconde question demandait, pour être résolue,

plus de savoir et d'expérience que nous n'en avions à mettre en commun. Mes convictions personnelles m'amenaient à croire que les clauses mystérieuses du parchemin cachaient une transaction des moins avouables et des plus frauduleuses.

Je n'avais pas déduit ceci de ce que sir Percival se refusait à montrer l'écrit ou à l'expliquer ; car ce refus pouvait fort bien ne venir que de ses tendances obstinées et de son humeur dominatrice. L'unique motif que j'eusse de mettre sa loyauté en doute était le changement que j'avais constaté, à Blackwater-Park, dans son langage et ses façons d'être, changement par lequel il m'était démontré que, pendant tout son temps d'épreuve, à Limmeridge-House, il avait joué un rôle de comédie.

Sa délicatesse affectée, cette politesse cérémonieuse qui s'adaptait si bien aux notions particulières de M. Gilmore, sa modestie par rapport à Laura, sa franchise vis-à-vis de moi, ses égards pour M. Fairlie ; tout cela n'avait été que les rusés d'un homme sans honneur, dissimulé, brutal, qui, parvenu au but, grâce à sa duplicité, s'était hâté de mettre bas son déguisement, et qui, ce jour-là même dans la bibliothèque, venait de se révéler franchement à nous.

Je ne dis rien du chagrin que cette découverte me causait par rapport à Laura ; je ne sais pas de mots qui le pussent exprimer. Et je n'en fais ici mention que parce que cette découverte me fit prendre le parti de m'opposer à la signature de l'acte, sans m'inquiéter des conséquences, à moins que ma sœur ne fut préalablement instruite de ce qu'il pouvait contenir.

Dans ces circonstances, nous n'avions plus qu'à nous munir pour le lendemain matin de quelque objection contre la signature ; il fallait que cette objection fût assez bien fondée, légalement ou commercialement parlant, pour ébranler la résolu-

tion de sir Percival, et lui donner à penser que, toutes femmes que nous fussions, les exigences de la loi et les droits qu'elle donne nous étaient connus aussi bien qu'à lui-même.

Après avoir mûri cette idée, je résolus d'écrire au seul honnête homme que je jugeai capable, dans le cercle à notre portée, de prêter un utile et discret secours à notre abandon. Cet homme était l'associé de M. Gilmore. — M. Kyrle, — chargé de conduire le cabinet en l'absence de notre vieil ami, que sa santé débilitée avait contraint de quitter Londres. J'expliquai à Laura que les recommandations de M. Gilmore lui-même m'autorisaient à placer une confiance implicite dans l'intégrité et la discrétion de son associé, lequel, du reste, était parfaitement au courant des affaires de ma sœur ; puis avec l'approbation de celle-ci, je me mis immédiatement à rédiger la lettre convenue.

Je commençais par exposer à M. Kyrle, telle qu'elle était, notre situation critique, et je lui demandais ensuite son prompt avis exprimé en termes clairs et nets, qui ne permettent aucune mauvaise interprétation, aucune méprise. Ma lettre était aussi courte que je pus la faire, et j'espère ne l'avoir allongée ni par d'inutiles apologies, ni par d'inutiles détails.

Au moment où j'allais écrire l'adresse sur l'enveloppe, Laura me signala un obstacle que ma préoccupation en écrivant, et l'effort de ma pensée, m'avaient empêchée d'apercevoir.

— Comment aurons-nous la réponse à temps ? me demanda-t-elle. Votre lettre ne saurait parvenir à Londres avant demain matin ; et le courrier ne vous rapportera celle de M. Kyrle que vingt-quatre heures après.

Pour parer à cette difficulté, nous n'avions qu'un moyen : c'était de nous faire adresser, par un messenger spécial, la réponse de l'avocat. J'ajoutai donc cette requête dans un post-scriptum, par lequel je demandai que le messenger chargé de la



Ici nous pouvons nous assurer d'être seules. (page 247).

réponse prit le train du matin, partant à onze heures ; il arriverait ainsi à notre station vers une heure vingt minutes, et pourrait être rendu à Blackwater-Park sur les deux heures au plus tard. Il devait avoir pour consigne de me demander de ne répondre aux questions de qui que ce fût, excepté aux miennes, et surtout de

ne remettre qu'à moi la lettre dont il serait chargé.

— Dans le cas où sir Percival reviendrait demain avant deux heures, dis-je à ma sœur, ce que vous avez de mieux à faire est de vous promener toute la matinée dans l'enclos, avec votre livre ou votre ouvrage, de ne paraître au château

que lorsque le messenger aura eu le temps d'y être arrivé avec la lettre. Je l'attendrai ici toute matinée, afin d'être en garde contre n'importe qu'elle mauvaise chance ou n'importe quelle erreur. Moyennant la bonne exécution de ce plan, j'espère et je pense que nous éviterons d'être prises au dépourvu. Et maintenant, des-

cendons au salon. Nous ferions naître des soupçons, si nous demeurions trop longtemps enfermés ensemble.

— Des soupçons ? répéta-t-elle. De qui pouvons-nous exciter les soupçons, maintenant que sir Percival n'est plus au château ? Est-ce du comte Fosco que vous voulez parler ?

— Peut-être bien, Laura.

— Vous commencez, Marian, à ne l'aimer guère plus que je ne l'aime moi-même.

— Non ; car vous avez pour lui une sorte de haine. Or la haine est toujours plus ou moins associée avec le mépris ; — et je ne puis rien voir chez le comte, qui mérite ce dernier sentiment.

— Il ne vous fait pas peur, cependant, n'est-il pas vrai ?

— Eh ! mais . . . peut-être un peu.

— Vous le craignez, après cette intervention d'aujourd'hui qui nous a été si favorable ?

— Oui. Et cette intervention même m'a donné plus à craindre que la violence de sir Percival. Rappelez-vous ce que je vous disais hier dans la bibliothèque. Quoi que vous fassiez, Laura, gardez-vous d'avoir le comte pour ennemi ! . . .

Nous descendîmes. Laura entra dans le salon, tandis que je traversais le vestibule, ma lettre à la main, pour la jeter dans la boîte accrochée au mur, en face de moi.

La porte du château était ouverte, et au moment où je passais devant, je vis le comte Fosco et sa femme causant ensemble, debout sur les degrés extérieurs, et la figure tournée de mon côté.

La comtesse entra sous le vestibule,

peut-être un peu vite, et me demanda si je pouvais lui accorder cinq minutes de conversation particulière. Légèrement étonnée d'un pareil appel, à moi fait par cette froide personne, je jetai ma lettre dans la boîte et me mis ensuite à sa disposition. Elle prit mon bras avec une cordialité, une familiarité inusitées, et au lieu de me conduire en quelque chambre vide, m'entraîna doucement avec elle vers ce gazon qui forme ceinture autour du bassin de la cour.

Quand nous passâmes devant le comte, sur le perron, il salua, sourit, et rentra après aussitôt dans la maison, poussant la porte du vestibule.

(à suivre.)

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA COMSOMPTION  
DYSPEPSIE . . .  
ANEMIE . . . .  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00  
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE.

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

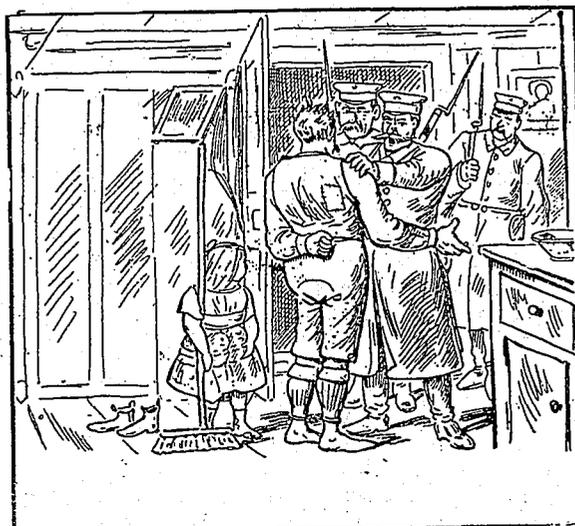
❖ L. A. BERNARD ❖

1882 rue Ste-Catherine, Montreal.

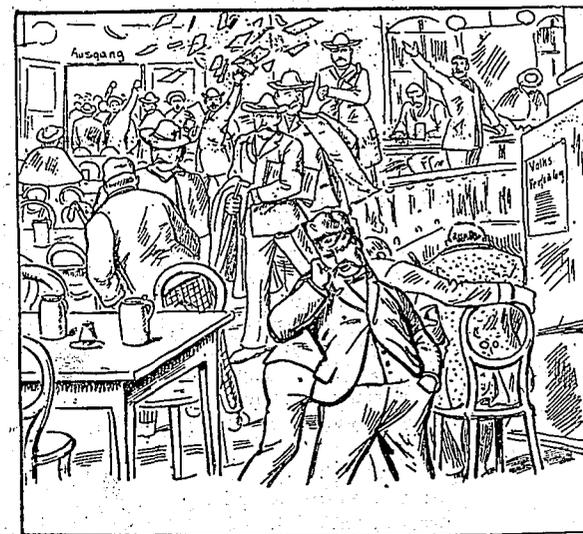
## DEVINETTES



L'arbre de Noël est coupé ; maintenant il s'agit de décamper ; voici venir le garde-forestier ! — Le voyez-vous ?



Nous venons vous arrêter ! Vous avez été vu avec des jumeaux. Où sont-ils ? — Peut-être dans le tiroir. — Cherchez-les.



La séance vient d'être levée. Trouvez le commissaire de police qui a interrompu les procédés de l'assemblée ?

BEAUX-ARTS



A L'EGLISE — TABLEAU DE L. PUIGGI

# ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42  
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT  
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de  
première qualité et de Patrons  
les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de fer,  
Valeur de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES

CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET  
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez  
J. G. A. Gendreau, Dentiste  
20, Rue St-Laurent

TEL. BELL 2018 MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature etc., etc. neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres, Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

TELL. BELL 1890 1617, RUE NOTRE-DAME  
CATALOGUE EXPEDIE FRANCO.



—Vrai, vous étiez deux fois gras comme moi, et la bicyclette vous a rendu aussi maigre que cela ?  
—Oui, la bicyclette et trois fluxions de poitrine, que j'ai prises avec



—Il me faudrait 50 centins pour faire ce tour. Tout le monde se fouille.  
HENRI, au fond de la salle. —Quel dommage que je ne puisse faire la même demande.



—Mon Dieu !... Mon petit a avalé une pièce de dix centins. Quel malheur !...  
—Mais non !... Au contraire ; ça va l'habituer à mettre de l'argent de côté !...



83, RUE WOLFE, 83

MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le  
Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes

ABERDEEN 10 CTS  
LITTLE BUCK 5 CTS

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory

1200, 1202, 1204, Rue St-Laurent

MONTREAL